



La résurrection du « Che »



Lors de la célébration de la fête nationale (Santiago de Cuba, 1964)

Quatre biographies
dépoussièrent
la statue d'Ernesto
« Che » Guevara.
Trente ans après
la mort du « guérillero
héroïque », son
existence ne pourra
plus se résumer
dans le mythe
de sa fin tragique

Pour Ernesto Guevara de la Serna, dit le « Che », l'Histoire ne sera jamais équitable. Pris par l'armée bolivienne, les armes à la main, le 8 octobre 1967, dans un ravin du sud du pays, et exécuté le lendemain sans procès, il s'est aussitôt trouvé prisonnier de sa gloire, figé, tel l'insecte dans l'ambre, par sa légende de guérillero héroïque et prématurément brisé.

Son image de rebelle farouche, son regard coruscant sous son béret étoilé, ont servi ce destin autant que le mystère lié à sa disparition. Comment s'était-il engagé dans une lutte sans espoir en Bolivie ? Pourquoi avait-il quitté Cuba, où il était la figure la plus magnétique de la révolution ? Comment, surtout, s'était-il séparé de Fidel Castro, son frère de guerre au sein d'une guérilla mythique ?

« Che », lorsque le monde apprit sa mort, n'avait plus été vu en public depuis plus d'un an et demi. Apôtre du socialisme dans le tiers-monde, auteur de livres de témoignages et de théories devenus des best-sellers planétaires, il avait nourri par sa disparition une chronique médiatique faite d'hypothèses loufoques : désertion, enlèvement, assignation à domicile, assassinat, etc. De même, après son décès, la publication de son journal personnel, l'apparition rocambolesque de ses mains, coupées d'un corps resté introuvable à ce jour, complétèrent son image de martyr supplicié sans qu'on puisse lui faire taire sa vérité.

« Che » reste un héros unique, à la fois porteur d'une tragédie personnelle et acteur de l'Histoire. Il a côtoyé Nikita Khrouchtchev sur la tribune officielle de la place Rouge à Moscou et Jimi Hendrix sur les tee-shirts d'adolescents en mal de cause. C'est dire l'ampleur de l'attente autour des quatre biographies publiées à l'approche du trentième anniversaire de son assassinat. C'est dire aussi la déception initiale puisque leurs auteurs ne s'accordent pas sur les faits les plus simples.

D'un livre à l'autre, de sa date de naissance au lieu de sa sépulture, en passant par l'arme portée lors de

Jean-François Fogel

son dernier combat, le nombre de ses enfants, les traitements suivis contre son asthme ou le poste qu'il occupait en jouant au rugby, « Che » vit une vie incertaine. Mais si on tient avec Malraux qu'il s'agit là du « petit tas de secrets » que cèle toute existence, les quatre ouvrages resuscitent le même être, difficile, secret, distant et séduisant, cassant et drôle, imperméable au doute.

« Che » est fait tout d'une pièce, il ignore les compromissions. Courageux jusqu'à la témérité en découvrant les armes, il affiche, une fois installé dans le cercle du pouvoir à Cuba, la volonté de ne jamais user d'un « centavo » de trop dans ses frais de représentation, d'interdire à son épouse l'emploi de sa voiture de fonctions, de n'occuper une luxueuse villa d'Etat que le temps nécessaire au repos prescrit par des médecins.

Cette éthique, cette religion de la morale personnelle, rappelle que pour le « Che » un homme engagé dans l'action publique se juge d'abord sur la façon dont il se loge, s'habille, se déplace et dépense les deniers d'autrui. Et comme il préfère un style ascétique, comme l'asthme pourrait ses jours sans qu'il renonce, jamais, à la guerre ou au travail, ses biographes, égrenant un chapelet de souffrances, bâtissent le portrait d'un commandante de la douleur et du dénuement.

Une tasse de maté fumant, un échiquier, des livres, voilà la vie de Guevara, car, s'il est un combattant

qui avoue : « *Empoigner un fusil m'enthousiasme* », il reste d'abord un intellectuel, un écrivain qui écrit pour découvrir ce qu'il est et ce qu'est son monde. C'est d'ailleurs parce que le journaliste américain Jon Lee Anderson a lu la version originale – et non ce qu'on « édite » ensuite – de la plupart de ses textes que s'assombrit la légende du héros. On savait que le « Che », jeune médecin argentin vagabondant en Amérique latine, se laissa gagner en douceur par une conviction marxiste-léniniste ; mais on ne mesurait pas le durcissement ultérieur de sa détermination. Dès qu'il bataille dans l'armée rebelle de Fidel Castro, il devient un révolutionnaire façon Saint-Just.

« *La piste du Che à travers la Sierra Maestra*, affirme Anderson en citant le guérillero, *était jonchée de corps de délateurs, de déserteurs et de délinquants, des hommes dont il avait ordonné la mise à mort et parfois l'avait assumée lui-même.* » Il a même choisi – et son ascendant sur sa troupe naît ainsi – d'être le bourreau de la première exécution réalisée dans les rangs de la guérilla. Son récit glacé, inédit jusqu'ici, décrivant le parcours de la balle qu'il tire dans la tête de sa victime, jette une lumière neuve sur celui qui supervisa ensuite des centaines de condamnations à mort au sein des tribunaux révolutionnaires et créa le premier camp de détention cubain voué à « rééduquer par le travail ».

Autre retouche de la légende : les rapports entre le « Che » et le mouvement communiste sont plus précoces qu'on ne le croyait jusqu'ici. C'est sur le « Che » que s'appuient d'abord les agents du KGB, les diplomates et Anastase Mikoyan, le vice-premier ministre soviétique, lorsque s'amorce le rapprochement entre La Havane et Moscou. On connaissait Guevara, devenu de fait le patron de l'économie cubaine, dans son rôle de grand acheteur des technologies d'Europe de l'Est. On connaissait mal le déçu du socialisme réel, ce « Che » effaré des privilèges des dirigeants, de l'inefficacité et de la médiocrité des produits.

Le biographe français Pierre Kalfon rappelle bien ce que furent les naïvetés du « Che », ce qu'il appelait ses « gaspillages somptuaires » dans l'industrialisation manquée de Cuba.

Pourtant, à l'automne 1963, quand il avoue en privé qu'il est devenu le « vilain petit canard » du camp socialiste, c'est moins en raison de la dégringolade de la production cubaine que de sa défense d'une nationalisation totale de l'économie, d'une centralisation de sa gestion, de la préférence donnée aux « stimulants moraux » au moment de récompenser les travailleurs. « Che » défend des thèses jugées hérétiques par Moscou et cela devient une faute impardonnable à La Havane puisque Fidel Castro, en mal de ressources, rend Cuba dépendant de l'aide économique du « grand frère ».

Oui, conviennent les biographes, il y a eu séparation entre le *Lider maximo* et le *comandante* Guevara, entre le réalisme du chef d'un Etat révolutionnaire et le rêve du plus entier des révoltés ; mais comment ? C'est Jorge Castaneda, un universitaire mexicain s'appuyant sur une admirable visite des archives de l'ex-Union Soviétique, qui reconstitue le mieux cette affaire compliquée, nuancée, où tout se fait glissant.

« *Avec Fidel, ni mariage ni divorce* », confie le « Che » à un journaliste, un soir de printemps, sous les marronniers en fleur du boulevard Saint-Germain. Et cette formule semble la plus juste pour expliquer le talent florentin du chef de la révolution cubaine. Il voit le « Che » aller vers sa fin et se contente, Cassandre d'une tragédie révolutionnaire, d'en informer les Soviétiques.

Mais, là, il faut distinguer chacun des actes : si le « Che » convient avec Fidel (probablement à la demande de ce dernier) de son retrait de la scène publique, c'est de son propre chef qu'il se lance, en 1965, vers la vaine guérilla du Congo aux cotés de Kabila. En revanche, c'est Fidel qui, en réponse à la volonté du « Che » de reprendre les routes de

l'aventure, choisit la Bolivie comme théâtre de la dernière guérilla – avec un ordre écrit, affirme même Anderson.

Le « Che » est trompé sur les conditions de la lutte et notamment l'appui supposé du Parti communiste bolivien. Mais il s'aveugle aussi volontiers et accumule les erreurs, lui, le théoricien de la guérilla. Sédentarisation précoce, coupure du milieu paysan, logistique insuffisante, absence de communication : la dernière campagne du « Che », irréaliste, fait songer au plan quinquennal qu'il avait lancé pour l'économie cubaine avant de la décrire comme « absurde, coupé de la réalité, avec des objectifs absurdes, des ressources qui relèvent du rêve ».

Moins de trois mois avant la mort du « Che », révèle Castaneda, alors que Cuba renonce à s'informer de son sort et que l'équipe de Cubains de choc prêts à lui porter secours est démobilisée, Fidel Castro déclare à Alexandre Kossiguine, président du conseil des ministres d'Union Soviétique : « *Le camarade Guevara se trouve actuellement en*

Bolivie. Mais nous ne participons pas directement à cette lutte... Nous appuyons le parti [communiste] local. »

Des thèses défendues par le « Che », sur l'économie, sur les luttes de libération nationale, pas une n'a aujourd'hui de pertinence pratique, mais leur avocat demeure par ses postures entières, épiques, par son sacrifice, magnifique et gravé dans le clair cristal de la dé-

faite. Sur son dernier carnet, « Che » avait recopié des mots du poète Leon Felipe, épithète de papier à la juste mesure de la passion posthume qu'il devait provoquer : « *Je l'aime, non parce que tu es descendu d'une étoile, mais parce que tu m'as révélé que l'homme a des larmes et des angoisses, des clefs pour ouvrir les portes et les fermer sur la lumière.* »

BERNARD
LAMARCHE-VADEL

SA VIE,
SON ŒUVRE

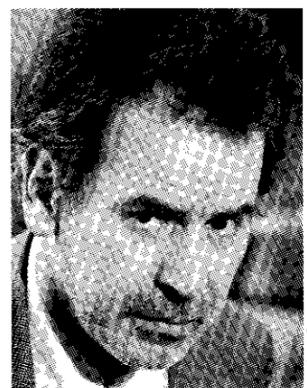
roman

ERNESTO GUEVARA, CONNU
AUSSI COMME LE « CHE »
de Paco Ignacio Taibo II.
Traduit de l'espagnol par Florence
Bourgade, Béatrice de Chavagnac,
Corinne Gobin, Delphine Peras
et René Solis,
éd. Métailié/Payot, 800 p, 195 F.

CHE ERNESTO GUEVARA,
UNE LÉGENDE DU SIÈCLE
de Pierre Kalfon.
Seuil, 627 p., 148 F.

CHE GUEVARA :
A REVOLUTIONARY LIFE
de Jon Lee Anderson.
Bantam Press (Royaume-Uni),
814 p., 25 £, ou Grove Press
(Etats-Unis), 35 \$.

LA VIDA EN ROJO,
UNA BIOGRAFIA DEL CHE
GUEVARA
de Jorge G. Castaneda.
Espasa (Argentine),
541 p., 22 pesos.



GALLIMARD

MERCURE DE FRANCE

Anthologie 1890-1940

Edition établie
par Philippe Kerbellec
et Alban Cerisier.
Mercure de France,
560 p., 195 F.

La publication d'une anthologie du *Mercure de France* va sans nul doute raviver les braises de la nostalgie. Ah ! le joli temps passé où les revues littéraires fleurissaient comme près au printemps. Où des éditeurs militants et impécunieux, assoiffés de littérature, se disputaient la chance de publier quelques pages de Verlaine, un portrait de Jules Renard, une facétie de Pierre Louÿs ou la traduction d'une nouvelle de Dostoïevski. Où chaque mois, chaque quinzaine, dans les années 1900, plus de deux cent revues littéraires – rien qu'à Paris – proposaient une récolte miraculeuse d'auteurs tout neufs. On rivalisait de talent et d'invention, on s'étré- pait avec ferveur sur des questions de grammaire et de style ; on s'éreintait, on faisait campagne pour des idées et des écoles. On aimait la littérature enfin, comme une jeune fille ; et celle-ci, sous des airs farouches, vous le rendait bien.

Qui se soucie encore aujourd'hui des revues littéraires, ceux qui les font mis à part ? Quelles batailles esthétiques retentissantes suscitent-elles encore ? Quand elles ne sont pas devenues de petites forteresses destinées à marquer un lieu de pouvoir, individuel ou collectif, sur l'échiquier de la reconnaissance sociale, les revues ont tout bonnement rejeté la littérature dans un coin, comme une illustration ou un cul-de-lampe. On a chassé les belles lettres pour les profits plus immédiats de la politique, du journalisme, de l'idéologie et des sciences humaines. Emmanuel Mounier, le créateur d'*Esprit* avait annoncé le couleur : « La littérature dans ce qu'elle a de plus gratuit » avait dominé l'« époque éblouissante » de la première après-guerre. « La seconde devait se donner plus intimement aux recherches spirituelles, philosophiques et politiques. » Fin des feux d'artifice et retour au sérieux.

Ainsi parlent les nostalgiques. La lecture de l'anthologie du *Mercure de France* leur donnera à la fois tort et raison. Tort, parce que l'extraordinaire floraison de revues de littérature entre 1890 et 1920 manifeste aussi une grave crise de l'édition littéraire. Si les revues marchent si fort, c'est que les bons livres ne se vendent plus. Ni les romans lorsqu'ils n'ont pas le bon goût d'être populaires et de se trouver lancés en feuilletons dans les journaux, ni la poésie – Verlaine, pourtant reconnu, ne tire qu'à 500 exemplaires – ni les nouvelles. Quand ils n'ont pas, comme Gide ou comme Proust, les moyens de se faire publier à compte d'auteur en compagnie des notaires et des duchesses douairières, les jeunes écrivains n'ont d'autre ressource pour se faire connaître que la copie quasi gratuite qu'ils offrent aux revues. Ces dernières servent de test commercial aux éditeurs. Il s'agit pour l'écrivain qui y est admis de briller fort et vite. Encore n'est-il pas assuré que ses efforts lui valent la fidélité

Où sont les revues
d'antan ?

L'anthologie du « *Mercure de France* » constituée par Philippe Kerbellec et Alban Cerisier ravive le souvenir d'une époque « éblouissante ». Celle où les revues littéraires, florissantes, se livraient bataille pour publier Verlaine ou Pierre Louÿs et croisaient le fer pour un mot, une idée, une école. Nostalgie

de la revue qu'il sert. Proust, après avoir si joliment traduit John Ruskin pour *Le Mercure de France*, se verra refuser ses *Pastiches* et son *Contre Sainte-Beuve* par ce même *Mercure* ; et *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* sera traité comme une bluette par Rachilde, l'inspiratrice de la revue et immarcescible titulaire de sa rubrique « romans » de 1886 à 1924 : « Je regarde ce livre un peu comme une moelleuse bergère aux petits points où s'étale toute la préciosité d'un malade habitué aux menus soins de ses domestiques, mais je n'en conteste pas l'élégance et la confortable commodité. »

L'anthologie du *Mercure de France* nous rappelle aussi que les revues n'ont qu'un temps, même lorsqu'elles parviennent à se survivre. Par attirance pour les chiffres ronds sans doute, les auteurs de cette sélection d'articles ont effectué leur choix sur un demi-siècle de publications. C'était une tâche énorme si l'on songe que, dans ses bonnes années, le *Mercure* proposait jusqu'à huit mille pages de textes et de chroniques sur les sujets les plus divers. Mais on sent bien qu'à partir de 1918, malgré quelques belles flambées sporadiques, la revue commence à s'essouffler et que la mort de son fondateur Alfred Vallette en 1935 marque la fin réelle de l'aventure. *Le Mercure de France* va

exister trente ans encore, sous les directions successives de Georges Duhamel, de Jacques Bernard à l'époque de la collaboration, de Paul Hartmann et de Samuel de Sacy, mais sa fleur est fanée, son public a vieilli avec elle, ses combats littéraires, toujours honorables, ne servent plus qu'à mesurer le temps qui s'est écoulé depuis les empoignades du symbolisme et du naturalisme. Du *Mercure* ne demeure que le catalogue de rêve de la maison d'édition qui est née de la revue, son anthologie glorieuse : Gide et Bloy, Renard et Léautaud, Pergaud et Jarry, Jouve et Claudel. Il est peu de revues qui ne cèdent aux tristes mirages de l'acharnement thérapeutique.

Une anthologie portant sur la seule période vivace du *Mercure* aurait donc suffi à notre bonheur, même si quelques textes rares et postérieurs eussent ainsi échappé à notre attention, comme cette chronique de 1934, signée de Jean Norel, le pseudonyme du commandant Philippe Nel, titulaire de la rubrique « Questions maritimes et militaires ». Norel rend compte d'un livre intitulé *Vers l'armée de métier* dont il identifie l'auteur comme « M. Ch. de Gaulle ». Plus fin lettré que stratège lucide, le commandant ne croit pas à l'armée blindée « On est gêné pour apprécier, avec la courtoisie qu'on voudrait, des idées qui voisinent l'état de délire. Disons simplement que M. de Gaulle a été devancé, il y a nombre d'années, par le Père Ubu, qui était un grand tacticien, lui aussi, avec des idées modernes. » Le *Mercure* prenait bien des risques en s'éloignant du pré carré de ses origines : être un « recueil de littérature et d'art », mais comment ne pas céder, lorsqu'on tient le haut du pavé et qu'on dispose du gratin des meilleures plumes, aux tentations de l'encyclopédisme et au plaisir de glisser partout son grain de sel ? En 1922, le nombre des rubriques atteint quatre-vingt-neuf, de l'agronomie à la graphologie et de l'éducation physique au féminisme. Aux revues les mieux nées, il faut une vertu de trappiste pour ne pas succomber au journalisme.

Mais il reste la littérature. Elle demeure l'âme de ce corps rendu obèse par le succès. Vallette, Jules Renard, Léautaud, Rachilde même y veillent jalouse-

ment. Il est facile de constater à la lecture de l'anthologie qu'elle a beaucoup mieux vieilli que le reste ; les textes, mais aussi les écrits critiques. Les commentaires de Paternel Berrichon sur Rimbaud, son beau-frère, les commentaires de Victor Segalen sur les sépultures dynastiques chinoises, les *Douze jeux de société* de Jules Renard, les méditations de Lafcadio Hearn sur les papillons du Japon... On en voudrait plus et davantage encore. Sans doute est-ce le plus doux reproche à faire à une anthologie que de tant nous laisser sur notre faim. La collection du *Mercure de France* est si volumineuse que Philippe Kerbellec et Alban Cerisier n'ont pas dû en prélever plus d'un cinquième pour composer leur guirlande. Mais pourquoi Gide est-il réduit à une lettre (à propos de Mallarmé), Valéry à une ligne, Claudel, Cendrars, Giraudoux, Mauriac ou Vielé-Griffin rien du tout, alors qu'ils n'ont pas contribué moins à l'esprit et à la renommée du *Mercure* que Louis Denise, le sâr Péladan ou Paul Souchoin dont les soupirs hyperboliques, décadentistes ou félibréens ne nous sont pas épargnés. On comprend bien que nos deux chartistes ont voulu être honnêtes et ne rien nous celer des tics, manies et verrues de l'objet aimé, ils font partie de son portrait. Mais, avec la distance, quelques ombres légères auraient suffi à satisfaire notre besoin d'exactitude et à rendre compte de la couleur du temps. Une touche de Rachilde, une arabesque de Jean de Tinan, un souffle de Jean Moréas, une colère de Léon Bloy (à condition de ne pas confondre comme on le fait ici un styliste avec un stylist), cela eût suffi.

Non : il nous aurait manqué Hugh Rebell et Remy de Gourmont, les têtes politiques de cette revue qui affectait de mépriser la politique. Rebell prend la défense d'Oscar Wilde lors de sa condamnation : « Un acte détestable, inouï, mais bien démocratique, bien digne de cette abjecte populace qui aujourd'hui fait la loi. » Sa plaidoirie suit une logique qui semble n'avoir choqué en rien ses contemporains : les grands artistes, les aristocrates de l'esprit doivent être exemptés de la loi commune : « le génie et le talent excusent et justifient la constitution étrange de certains êtres qui s'affranchissent des obligations ordinaires des autres hommes, servent l'humanité d'une façon plus utile et plus glorieuse. » La sodomie, écrit Rebell, est un crime qu'il convient de punir sévèrement chez les maçons, mais pas chez les grands écrivains. L'art contre la démocratie : le débat avait de l'avenir.

On passe sa diatribe à Rebell, on ne la pardonne pas à Remy de Gourmont. Il est vrai que cet érudit polygraphe s'en prend, en 1891, à « ce virus nouveau et avare, dénommé patriotisme. (...) La question est simple : L'Allemagne a enlevé deux provinces à la France, qui elle-même les avait antérieurement chipées : vous voulez les reprendre ? Bien. En ce cas, partons pour la frontière. Vous ne bougez pas ? Alors foutez-nous la paix. » Gourmont est chassé de la Bibliothèque nationale où il était employé. *Le Mercure de France* et Mallarmé lancent une pétition pour le défendre. On aimait la liberté au *Mercure*.

v e r s i o n s o r i g i n a l e s

Samir Gharib-Ali, une neutralité qui dérange

AL-SAQQAR

(Le Fauconnier)

de Samir Gharib-Ali.

General Egyptian Book
Organization, coll. « Kitabat
Gedida » (Ecritures nouvelles),
1996, 155 p., 1 livre égyptienne.

En 1966, au temps du nasérisme encore (plus guère pour longtemps) sûr de lui et dominateur, paraissait au Caire *Tilka al-ra'ih* (traduction française *Cette odeur-là*, Actes Sud, 1992) : un court roman qui allait devenir le livre-culte de toute une nouvelle génération d'écrivains égyptiens. A l'instar de l'auteur du livre, Sonallah Ibrahim, ces derniers se frottaient à leurs aînés dans les cafés littéraires du centre-ville, s'entassaient dans les meublés des quartiers périphériques et les prisons qui les accueillent par vagues, cherchaient les voies d'une écriture nouvelle pour dire leur mal de vivre dans une société où les valeurs « socialistes » et « révolutionnaires » diffusées par la propagande du régime étaient contredites par ses pratiques répressives et par le conservatisme bourgeois des nouvelles élites qu'il avait promues.

En cette même année 1966 naissait Samir Gharib-Ali, dans un village du Delata où, en récompense de ses années de guerre au Yémen, son père, paysan tout juste alphabétisé, avait reçu de Nasser quel-

ques arpents de terre qui lui permirent d'envoyer quatre de ses six enfants à l'université. En 1996, trente ans après, Samir Gharib-Ali publie son premier roman, *Al-Saqqar* (Le Fauconnier), qui est en passe d'acquiescer le même statut de livre-culte pour le *gil al-tis'inât*, génération des années 90 qui explose aujourd'hui sur la scène littéraire cairote et dont Gilles Kepel a justement brossé le portrait dans un récent « Monde des livres » (12 avril 1997). Ces deux dates et ces deux livres, qui marquent si heureusement deux générations littéraires, pourraient à eux seuls servir de prétexte à une mise en parallèle passionnante entre deux états du champ littéraire égyptien. Analysant son rapport (dominé au champ du pouvoir, on verrait par exemple comment on est passé d'une censure explicite, politique (*Cette odeur-là*, publié par un petit éditeur privé au passé communiste, comme Ibrahim, fut saisi sitôt après sa parution), à une censure informelle plus insidieuse : publié par l'éditeur d'Etat GEBO dans une nouvelle collection intitulée « Ecritures nouvelles » (bel exemple de la politique de récupération des avant-gardes culturelles que mène depuis quelques années, non sans succès, le ministère égyptien de la culture), *Le Fauconnier* avait opportunément disparu des librairies quelques mois après sa parution,

au moment où un éditorialiste qui se définit comme « islamiste modéré », mettant en exergue quelques phrases tirées de leur contexte, dénonçait un roman « qui s'en prend aux valeurs fondamentales [sous-entendu, religieuses et morales] de la société »...

Comme toujours, l'effet de scandale, s'il confère à l'auteur une notoriété aussi instantanée qu'inespérée (sauf lorsque le scandale est provoqué, ce qui n'est pas le cas en l'espèce), a l'inconvénient de brouiller la réception proprement littéraire de son œuvre, ce qui serait fort dommage pour notre *Fauconnier*. Car ce court roman de cent cinquante pages est un petit chef-d'œuvre où tout est dit l'air de rien, légèrement et gravement. Yahyan, le narrateur, trente ans comme l'auteur, est ingénieur chimiste dans une usine d'Etat où il n'y a plus rien à faire qu'à regarder passer des « hommes aux visages rouges » qui rachèteront peut-être le matériel, mais pas le personnel (« *Leurs yeux experts se promènent et cotent tout, sauf nous* »). Autour de lui, une étrange faune de *losers*, laissés-pour-compte du nouvel ordre mondial, dont le destin va croiser le sien avant de les emporter ailleurs et de le laisser à sa solitude (« *Tout comme quelqu'un, n'importe qui, peut se retrouver seul dans sa chambre du dernier étage, banalement, ainsi meurent les autres, ils ne meurent pas comme ça d'un coup, ils ne nous laissent leurs sales affaires que parce qu'elles ne servent à rien dans la mort* »). Dans la chambre, il y a Adam, le Somalien qui passe sa journée à la mosquée mais ne refuse jamais quelques billets à Omar, poète soudanais fauché qui noie ses affres politico-littéraires dans l'alcool, et à quelques autres Noirs qui zonent dans un Caire devenu purgatoire entre l'enfer africain et le paradis des pays riches, comme ce « *pays qui a pour nom le nom d'une famille* » – l'Arabie saoudite. En bas, c'est Bab el-Louq, le cœur du Caire : l'universi-

Trente ans après
« Cette odeur-là »,
le romancier égyptien
signe ce qui est
en passe de devenir
le livre-culte
de la génération
des années 90

té américaine et ses étudiantes friquées, le ministère de l'intérieur et sa cohorte d'indicateurs et d'officiers à Ray Ban et talkie-walkie, le kiosque à cigarettes et boissons fraîches de Fouad, qui rêve du jour où les coptes gouverneront l'Egypte, la pharmacie où Yvonne n'en finit pas d'attendre son promis émigré en Amérique.

Et puis, il y a Melinda, apprentie orientaliste et pseudo-féministe. Entre elle et Yahya se noue une relation chaotique, où le sexe finit par devenir amour comme malgré eux. Melinda, parfait contre-pied du stéréotype de la littérature arabe (le colonisé parti reconquérir l'Europe à travers la femme blanche), risible dans son insatiable soif d'indigènes et de connaissances, qui tantôt exploite Yahya comme un vulgaire informateur, tantôt se mue en guide touristique pour lui faire découvrir son propre pays. « *Un million de cieus sur ma tête, et pas un dieu pour m'écouter/Donnez-moi n'importe quelle église, je l'écraserai sous mes semelles*. » C'est de Louis Awad. Tu le connais ? – *Je ne savais pas qu'il écrivait de la poésie*. – Tu ne sais rien ! (...) Tu connais quelqu'un qui aurait écrit quelque chose comme ça sur les mosquées ? Je me suis tourné vers elle et elle a ajouté : – *Cherche-le pour moi !* » Melinda rentrera à Paris avec ses notes et ses disquettes, seule de tous ces personnages à s'en sortir...

Tout cela, et bien d'autres choses encore, est dit au moyen d'une écriture neutre, dépourvue de toute fioriture, à laquelle toute une série de leitmotifs donnent pourtant une force poétique sourde, lancinante. Ecriture crue et vraie, dénuée de tout jugement moral, et d'autant plus émouvante. « *A midi, Mastoura est revenue, triste et épuisée. J'ai essayé de lui faire dire ce qui s'était passé, mais elle n'a rien dit. Je l'ai laissée dormir et quand elle s'est réveillée, je l'ai prise dans mes bras. Elle a pleuré et m'a raconté. Elle était allée le chercher au commissariat, mais l'adjudant l'a emmenée dans une pièce vide et n'a pas voulu libérer Hanafi avant d'avoir fait la chose, et quand il a fini, le soldat est entré et l'a imité, puis s'est Hanafi qui l'a prise, il avait fumé, et quand il a fini, il lui a dit qu'il l'égorgerait à sa sortie comme il avait fait avec Fadia, puis les autres détenus l'ont prise, un à un.* »

« *Le lendemain matin, Mastoura est sortie pour aller m'acheter des vêtements neufs. Je me suis dit qu'elle était brave et malheureuse, et je suis resté avec elle de longs jours, jusqu'à celui où elle m'a dit qu'elle était enceinte. Alors je suis parti et je l'ai laissée.* »

Sonallah Ibrahim et ses pairs peuvent en être assurés : la nouvelle vague de la littérature égyptienne est arrivée !

Richard Jacquemond

Bonbons
anglais

NEW WRITING N° 6

edited by A. S. Byatt
& Peter Porter.

Vintage, 546 p., 7,99 £.

Depuis 1992, l'éditeur anglais Vintage et le British Council publient une anthologie de littérature anglaise comprenant aussi bien de la poésie que des essais, des nouvelles ou des extraits de romans à paraître. Le numéro 6 vient de sortir sous la direction de la romancière anglaise A. S. Byatt et du poète d'origine australienne Peter Porter, qui compare dans sa préface les anthologies à ces boutiques de friandises où, armé d'un sac en plastique, on prend un peu de tout, des fraises *tagada* aux oursins enrobés de chocolat. Les auteurs sont principalement britanniques, écossais, irlandais, avec l'incursion de l'Australien David Malouf ou du Néo-Zélandais C. K. Stead. On ne résistera pas à la rencontre de « Marcel and Jim » (Proust et Joyce) qui se livrent un soir à une débâche érotico-sado (Proust)-maso (Joyce)-scato, totalement incongrue et hilarante sous la plume de Michael Foley, à un voyage de noces doux-amer (« Chipmunk »), de Jane Rogers (encore inconnue en France après cinq romans), à une révision des gendarmes et des voleurs par Louis de Bernières (« A Night Off for Prudente de Moraes »), arrosée de soleil, d'agua de coco, de capirinhas et de filles en string. En essais, un peu de *travel writing* avec David Malouf à Beyrouth (« Snapshots and an Alphabet »), sur les traces de sa grand-mère, partie à douze ans pour l'Australie avec mission de trouver une pépite d'or et de la rapporter, ou encore un texte du traducteur et biographe de Perec, David Bellos, qui explique que, si l'Angleterre et l'Amérique ont longtemps résisté à toute importation de littérature, l'Union européenne est en train de mettre fin en partie à ce splendide isolement, et s'attache à prouver que la traduction est aussi un art littéraire.

Martine Silber

IX^e FOIRE INTERNATIONALE DU
LIVRE ANCIEN

Maison de la Mutualité

24, rue Saint-Victor – 75005 Paris

Jeudi 29 MAI : de 17 h à 22 h

30 et 31 MAI, 1^{er} JUIN : de 11 h à 19 h

Organisée par le SLAM – Tél. : 01-43-29-46-38

VOUS CHERCHEZ UN
LIVRE ÉPUISE ?

Une seule adresse

LE TOUR DU MONDE

et son réseau de 250 correspondants

9, rue de la Pompe, 75116 PARIS
Tél. : 01.42.88.73.59
Fax : 01.42.88.40.57

Les racines du mal algérien

Au plus près du corps, du cœur des femmes prises dans l'étau intégriste, Assia Djebar tisse des récits où se mêlent à une calme lucidité les doutes de l'écrivain devant le cercle sanglant de l'Histoire

ORAN, LANGUE MORTE d'Assia Djebar. Actes Sud, 378 p., 148 F.

Au cours de l'une des nouvelles composant *Oran, langue morte*, Assia Djebar se demande de quelle nature est la pulsion qui la pousse à continuer « *si inutilement, si gratuitement, le récit des peurs, des effrois saisis sur les lèvres de tant de ses sœurs algériennes, alarmées, expatriées ou en constant danger* ». On a envie de lui répondre que, depuis *La Soif*, où elle tentait déjà de démêler les racines de la violence algérienne, elle est portée par un même courage, et par cet extraordinaire don d'empathie qui l'amène, aujourd'hui, à se glisser au plus près du corps, du cœur des femmes résistantes et condamnées par l'« idéologie » intégriste. Refusant le ton du pamphlet amer, de la dénonciation frénétique, elle est simplement, de l'intérieur – extrême sobriété des annotations, densité presque tranquille de la phrase, à peine traversée, parfois, par quelques vibrations indignées – cette femme qui, dans une longue confession adressée à son amie Nawal (dont le corps a été déchiété, quelques mois auparavant, par une bombe placée dans une voiture), raconte sa vie clandestine à Oran. Cette femme, dont la stratégie est de changer de nom chaque jour, de casser sa voix ou même de modifier l'accent, le rythme de son dialecte, pour ne pas être reconnue, s'exhorte sans cesse à ne plus avoir peur et devient presque indifférente au regard soupçonneux d'un « barbu » intégriste qui, face à elle, dans un jardin, semble lui contester un instant de halte, sa dernière place au soleil. Parce qu'elle sait que, tôt ou tard, elle va être tuée en laissant à peine, d'ailleurs, « *une trace d'histoire* », et qu'elle n'a plus le temps de se mentir à elle-même, elle se sépare

de son mari, rompt toutes les entraves avec son ancienne existence et, dans son défi de plus en plus solitaire, ne cherche même pas à maintenir le lien qui l'unissait aux autres femmes démocrates. C'est bouleversant de dignité lucide, de calme à peine douloureux.

Même calme, même dépassement, comme anticipé de toutes les souffrances chez cette autre femme qui, dans « *L'attentat* », sait qu'elle n'arrivera pas, l'espace d'une dernière nuit, à convaincre son mari de ne pas publier l'article plaçant pour une école de la modernité contre l'obscurantisme des intégristes et qui le perdra. Jamais on n'avait raconté le déroulement d'un attentat avec une telle précision fantomatique, donné une telle impression du « *temps sans conscience* » de ce qui se passe réellement, de ces quelques secondes d'« *irréalité démente* » où l'on ne veut pas voir que celui que l'on aime ne respire déjà plus à côté de soi. Mais le sang sèche vite sur les trottoirs d'Oran, cette ville de l'« *oubli sur l'oubli* » devenue une langue morte à force de funèbres ressassées. Car la principale souffrance qui traverse le livre est le constat, découragé, terrible, fait par Assia Djebar que l'Histoire se répète presque telle quelle, que la violence d'avant l'indépendance est la même que celle d'aujourd'hui, que les innombrables victimes de la guerre de libération n'auront servi à rien, que la mort revient en Algérie par grands cercles de mélancolie : à peine les forêts de l'Ouarsenis ont-elles été reconstituées, ces dernières années, qu'à nouveau elles sont incendiées au napalm. Quand la narratrice musulmane de la première nouvelle revient, trente-trois ans plus tard, à Oran, en quête de son enfance, le hurlement qu'elle se souvient avoir poussé en apprenant, un matin de février 1962, la mort de ses parents abattus par les extrémistes de



La recherche d'une langue incarnant la puissance de rébellion

l'OAS fait écho à celui du petit garçon qui, aujourd'hui, dans le couloir du même hôpital crie « *Assassins !* » vers les tueurs intégristes qui ont décimé sa famille. Pour Assia Djebar, qui ne se laisse jamais aveugler par les folklores unanimes ou par les velléités d'amnésie collective, les barbares restent les mêmes, se passent secrètement le relais à travers les années, changent simplement de slogans et d'aspect. Dans « *Le corps de Félicie* », une vieille femme se souvient qu'au cours des fêtes de l'indépendance, où elle avait failli elle-même perdre la vie, ont été exécutés, non seulement des Européens égarés parmi la foule, mais aussi des Tlemcéniens qui avaient le seul tort d'avoir le teint plus clair et une allure occidentalisée ; à peine les partisans de l'OAS étaient-ils partis que ressurgis-

saient leurs esclaves d'hier, leurs pseudo-ennemis qui exhibaient leur « *museau de loup* » et se présentaient comme des maquisards, se livraient en fait à une épuration de petits voyous.

Rien, nous dit aussi Assia Djebar, ne semble devoir changer la relation accouplement-affrontement entre la France et l'Algérie. L'Histoire continue à miner les « *sphères privées* », à y déposer l'ombre d'une lointaine « *dette obscure* ». Dans « *Annie et Fatima* », qui émeut par son fatalisme tendre, une jeune femme française, Annie, arrive en Algérie dans l'espoir d'y rencontrer enfin sa fillelette qui, quelques années auparavant, lui a été enlevée par son mari Idir ; elle a appris le berbère pour pouvoir communiquer avec la petite Fatima, mais la longue phrase qu'elle a préparée est inutile car la

fillette, murée dans une distance inculquée et presque hostile, sous le tchador noir qui lui tombe sur les épaules, l'écoute à peine et rejette d'avance cette mère de passage qui n'observe même pas le jeune musulman. C'est cette impossibilité du dialogue qui, au fil des pages, devient la hantise d'Assia Djebar, comme si l'Algérie était désormais un grand corps plongé dans un coma profond, à l'image de cette femme inconsciente, en train de mourir et à laquelle son fils, attendant qu'elle lui revienne, évoque, dans le silence d'une chambre, la beauté d'un pays qui aurait pu être heureux, parle pendant des jours et des jours sans parvenir à éveiller en elle la moindre lueur de conscience. Et Assia Djebar – c'est un autre courage que de s'interroger avec honnêteté sur la fonction même de l'écrivain – en vient à douter de la vertu de la fable, du pouvoir de la fiction qui, « *tourbillonnant, ivre, autour du désastre, comme une danseuse hagarde* », s'avère impuissante à transcrire et à épouser la réalité malheureuse, à combattre toutes les figures possibles du fanatisme : quel mot pourra jamais faire reculer le dément qui attaque, se demande-t-elle. Seuls l'incantation, le chant poétique pourraient peut-être redonner un souffle d'espoir à toutes les femmes asservies ou menacées qui vacillent telles des colombes tristes, sous le « *rose sacripiant* » du ciel d'Algérie que célèbre Francis Ponge. C'est cette recherche d'une lanque adéquate où elles pourraient incarner leur puissance de rébellion, cette ardeur inquiète que l'auteur met à accompagner et à soutenir leur marche tout en luttant contre sa propre tentation du silence, qui rendent si juste, si nécessaire, ce livre d'Assia Djebar qui, dans sa discrétion ferme, est une belle arme contre la dictature intégriste.

Jean-Noël Pancrazi

CŒUR D'AFRIQUE d'Eric Fottorino. Stock, 192 p., 98 F.

Que le rêve d'une Afrique fantasmagique ait été remplacé par le cauchemar d'une Afrique violente, affamée et menacée d'extinction, ne change rien au regard occidental. Les images d'horreur nous aveuglent mais la surinformation tout autant que la désinformation les rejette dans l'imaginaire. La lecture du livre grave et juste d'Eric Fottorino nous oblige à affronter une réalité qui ne laisse aucune chance aux accommodements du folklore.

En choisissant la fiction, Eric Fottorino évite l'écueil du réquisitoire. Julien Koler est un tout jeune journaliste de presse écrite, récemment installé dans le bonheur classique du mariage et d'une future paternité. Il a certes une vision idéaliste de sa profession mais il n'en a connu ni la gloire ni les déboires. Il fait l'apprentissage de l'investigation sur le terrain. Ecrire un reportage exige de l'enthousiasme et de la prudence. Le voyeurisme, la curiosité et l'acharnement sont nécessaires.

Julien ne connaît de son métier que le quotidien ou la légende. Larieux, son rédacteur en chef, le délègue dans un pays d'Afrique noire, le Bangara, que les rumeurs accusent de cacher des exactions meurtrières. Koler n'est pas un héros mais il aura le courage de dénier les mensonges derrière les apparences. Le meilleur du roman est une réflexion sur l'écriture journalistique et son engagement. Julien Koler découvre le sens profond de sa fonction, sa grandeur et ses limites : « *Il songea que c'était sûrement ça, l'expérience : avoir moins peur des choses qui gardent leur mystère.* »

Hugo Marsan

La veuve au bord du gué

LE DEUIL DU PRINTEMPS de Marie-France Pisier. Grasset, 180 p., 98 F.

Comment fait-on lorsque tout bascule ? Quand les certitudes asphyxiantes de sagesse paternelle s'évanouissent et les places assignées depuis l'enfance se dérobent, dissolution vertigineuse pour une jeune femme subitement veuve le jour de ses vingt-cinq ans ? Fille d'un ministre exemplaire, écarté du pouvoir par son intransigeance, Marie Ledoyen est devenue l'épouse décorative d'un jeune loup avide de gloire politique dont l'ascension fulgurante achève de ruiner l'attachement. Soudainement libérée de ce cortège étouffant de conventions sociales, jeu de rôle sans fraîcheur ni malice, la jeune femme, dont la protestation toute adolescente vomit « *tout ce que la politique traîne de quinquillerie inévitable* », incline à dénoncer l'inanité du politique. Croyant entreprendre le deuil de cet époux dont la véritable personnalité échappe – arriviste, idéaliste déçu ou réformateur singulier ? –, Marie, moins cynique que désinvestie, poussée par un malaise qui dit « *l'urgence de tout* », passe le gué qui la coupe du cocon de quiétude immaturité de ses proches et la transforme en championne valeureuse de l'action. Rompant avec l'attentisme d'une jeunesse qui excuse ainsi son désengagement.

D'une facture si simple qu'elle en paraîtrait pauvre, le quatrième livre de Marie-France Pisier retrouve la vertu qui faisait le prix de son *Bal du gouverneur* (Grasset, 1984) : restituer la voix d'une jeune femme qui peine à se dégager de la chrysalide originelle, bloc d'opacité qui n'accrocherait pas le regard si la romancière, en retrouvant les mots et les silences, les humeurs aussi de cette « *petite âme noire* » en mal de pacification, n'en révélait l'exemplarité.

Philippe-Jean Catinchi

Un inconnu familial

Une délivrance, une lettre au père disparu et une autobiographie de Frédéric-Yves Jeannot

CYCLONE de Frédéric-Yves Jeannot. Ed. La rivière échappée (La Chiffardière, Kernaleguen, 35440 Dingé), 350 p.

Erite sous le signe de Rimbaud, de Lautréamont, de Blanchot, l'autobiographie d'un inconnu ne peut frapper un lecteur que par le style. L'entreprise de Frédéric-Yves Jeannot s'impose par son intégrité, sa fermeté, sa ténacité. Voilà vingt ans que certains amateurs attentifs ont pu rencontrer son nom dans des revues plus ou moins confidentielles. Chaque publication était extraite d'un long monologue obsessionnel, où l'on pouvait reconnaître, en effet, les hantises d'un Roger Laporte, d'un Malcolm Lowry. Frédéric-Yves Jeannot a voyagé à travers le monde, pour fuir un destin familial qui l'épouvantait, comme il s'en explique clairement dans ces pages.

En des temps meilleurs de l'édition, une telle voix aurait été remarquée par un directeur littéraire de « grande maison ». Mais les folies littéraires n'ont plus guère leur place dans les réseaux de diffusion qui imposent leur loi aux choix éditoriaux.

Il faudra donc au lecteur potentiel de la bonne volonté s'il désire atteindre ce livre « *inatteignable* » – pour reprendre un adjectif que l'auteur affectionne au point de l'employer dix-neuf fois, spécifiquement à son égard – « *pour qualifier l'enfance, l'adolescence, la mémoire, la maison qu'il cherche à construire, etc.* ». A vrai dire, « *inatteignable* » matériellement, mais non intellectuellement. Car, si l'on relève le défi que représente l'autobiographie à peine événementielle d'un inconnu, la rencontre devient passionnante. Il suffit, pour cela, de partager le même désir d'aller à l'essentiel de soi à travers une lecture.

Après un long séjour au

Mexique, dans les lieux mêmes où vécut un autre voyageur poète, J. M. G. Le Clézio, avec lequel il a en commun une sorte de lyrisme universaliste, Frédéric-Yves Jeannot chante la beauté de New York, – « *terre de résurrection, explosif intraveineux* » – où il est à présent établi. Mais l'extrême liberté dont ce livre fait preuve est aussi issue d'une tragédie : le suicide de son père. « *Mon père, en effet, m'a légué un interdit : en décidant des limites de sa vie, il m'a définitivement ôté le droit de choisir le même chemin. Je dois purger jusqu'au bout ma propre condamnation à vivre. Il se peut que vivre soit une lâcheté, et mourir un courage. C'est plus vraisemblable en tout cas que l'inverse.* »

BÉANCE

Durant vingt ans, il revient à son livre, qu'il réécrit inlassablement, qu'il finit par détruire au cours de la nuit du 13 au 14 mars 1979. Le livre est la délivrance de lui-même. Ecrire pour s'affranchir de soi ou se retrouver ? Pour se mettre à nu ou construire une image toujours imparfaite, toujours inachevée ? Tenté de ne pas se reconnaître dans cet « *agglomérat qui n'est pas même un livre* », l'écrivain ne se résout pas à abandonner son projet, devenu une lettre ouverte à ce père disparu, au fils qui vivra, à un cénacle de morts, amis poètes demeurés inconnus. « *Car mon père, en s'absentant au centre de mon enfance, en créant cette première absence, laisse derrière lui une plaie béante, une inconnue. Je suis dessaisi de sa présence, et cette vie absente me confronte à une béance innommable dans la mienne.* »

Pourquoi suit-on cet inconnu dans sa quête de lui-même ? A quoi cela tient-il, cette grande familiarité par les mots dans une recherche aussi intime ? Sans alinéa, sans guide, sans cheville, sans artifice d'aucune sorte, le livre nous entraîne par sa seule nécessité.

René de Ceccatty

Rififi provençal

LES HERBES DE PROVENCE de Yann de L'Écotais. Flammarion, 236 p., 98 F.

Le narrateur est un « pépé flingueur » par accident, un vieux paysan provençal, volontiers « *bricoleur* » – par exemple de tuiles précoement vieilles à l'eau de Javel –, embarqué malgré lui dans une affaire de bizarres « *herbes de Provence* »... Des herbes plus proches de la marijuana que du romarin. Aimé Mangiapan, soixante-dix-huit ans, raconte son histoire avec verve : sa drôle de famille qui croit le bernier, avec la complicité de sa femme, Ernestine ; le concert de rock insensé organisé un soir d'été sur son terrain ; le cadavre mal lesté qui remonte un matin à la surface du bassin d'arrosage ; les deux types louches qui viennent réclamer l'argent salement gagné par les enfants d'Aimé et qu'il faut bien... liquider ; la petite Betty, toute fraîche, qui lui fait l'amour dans sa cabane à outils avant de s'installer dans son lit quand toute l'équipe de trafiquants amateurs a été expédiée au frais, en détention.

C'est une sorte de polar rural et méditerranéen, pas réaliste pour 2 sous (même si, peut-être, quel-que part dans la montagne ; les deux types louches qui viennent réclamer l'argent salement gagné par les enfants d'Aimé et qu'il faut bien... liquider ; la petite Betty, toute fraîche, qui lui fait l'amour dans sa cabane à outils avant de s'installer dans son lit quand toute l'équipe de trafiquants amateurs a été expédiée au frais, en détention. C'est une sorte de polar rural et méditerranéen, pas réaliste pour 2 sous (même si, peut-être, quel-que part dans la montagne ; les deux types louches qui viennent réclamer l'argent salement gagné par les enfants d'Aimé et qu'il faut bien... liquider ; la petite Betty, toute fraîche, qui lui fait l'amour dans sa cabane à outils avant de s'installer dans son lit quand toute l'équipe de trafiquants amateurs a été expédiée au frais, en détention. C'est une sorte de polar rural et méditerranéen, pas réaliste pour 2 sous (même si, peut-être, quel-que part dans la montagne ; les deux types louches qui viennent réclamer l'argent salement gagné par les enfants d'Aimé et qu'il faut bien... liquider ; la petite Betty, toute fraîche, qui lui fait l'amour dans sa cabane à outils avant de s'installer dans son lit quand toute l'équipe de trafiquants amateurs a été expédiée au frais, en détention.

Josyane Savigneau

Réduction biographique

Trop emportée par son sujet, Elisabeth Barillé offre une image sentimentale de Laure

LAURE, LA SAINTE DE L'ABÎME d'Elisabeth Barillé. Flammarion, 380 p., 120 F.

Michel Leiris, qui fut son ami, la décrit comme « *suspendue (...)* entre la glace et le feu par sa rigueur et sa passion, son dégoût et son goût de la vie, son messianisme social et son incapacité de subir une contrainte ». Georges Bataille, auquel son nom et les dernières années de sa vie sont indissolublement liés, parla de sa « *douceur inouïe* », douceur qui était « *comme l'éclair d'une hache dans la nuit* ». Evoquant celle qu'il nomma sa « *mère diagonale* », son neveu, Jérôme Peignot, dans un superbe texte énamouré, imagina son étreinte avec l'auteur du *Coupable*, « *mêlée à leur tendresse sans nom* », et sa « *fugueur amoureuse inscrire leur couple dans les rets d'une série de lois qui rendait leur folie naturelle* ».

Consumée, la vie de Colette Peignot, qui prit le nom de guerre et de plume de Laure, fut brève, déchirée comme ses écrits – fragments, poèmes, lettres... qui, loin de former une œuvre, sont comme des signes, des appels, balisant le périple passionnel de l'auteur. Leiris et Bataille les divulguèrent à la demande de la jeune femme, peu de temps après sa mort – le 7 novembre 1938, à l'âge de trente-quatre ans. Née dans une famille bourgeoise enrichie, catholique et bien-pensante, elle opta, dans toute l'urgence de son désir, pour l'affranchissement sans restes ni concessions : la révolte contre le milieu d'origine, puis la révolution (sous l'influence notamment de ses amants Jean Bernier et Boris Souvarine), l'athéisme – fanatique, blasphematoire –, la dépense érotique enfin, sur les pas de Bataille, les précédant même. Entre deux séjours en sanatorium pour soigner la tuberculose qui l'emportera, Laure fait son voyage dans l'URSS de Staline, grimpe sur les pentes de l'Etna et assiste, avec Leiris, à quelques corridas.

Avec son beau visage placide et pur, Laure appartient à cette catégorie de personnes, de femmes plutôt, dont l'existence – brûlée, comme abandonnée à une passion démesurée – semble destinée à séduire, à fasciner, à faire peur. Durablement. Au-delà même de la mort. Surtout là peut-être, lorsqu'il s'agit d'assembler, de reconstruire une figure dans le cadre d'une réduction biographique.

Réduction : le mot n'est pas trop faible pour qualifier la sympathique et effusive évocation de Laure par Elisabeth Barillé. Sympathique mais d'une confondante naïveté. Il y a certes plusieurs manières d'aborder une telle figure. La froide et distante énumération des faits, on le sent bien, ne convient pas ici. Mais, en revanche, un trop grand échauffement de celui qui décrit et raconte est encore plus impropre, surtout lorsqu'il est forcé, privé de cette « *nécessité* » dont Bataille précisément faisait l'une des seules vertus recevables de la littérature. Car on en vient alors à mimer l'ivresse qu'on dépeint, à s'enfiévrer de la fièvre de son sujet, à inventer des mains moites, des regards perdus, à imaginer des extases, à supposer tel état d'esprit, telle pensée, telle affinité – avec Emily Dickinson par exemple, ce qui n'est pas très sérieux. L'auteur, avec les meilleures intentions du monde, avec une information honnête – même si elle est approximative – a ainsi coulé la malheureuse Laure dans le moule convenu d'une biographie sentimentale, pimentée de deux ou trois audaces à caractère érotique et de quelques poncifs un peu convulsifs qui feront sourire ou désoleront le lecteur.

Patrick Kéchichian

Les *Écrits* de Laure, accompagnés du texte de Jérôme Peignot, ont été rassemblés – après une édition partielle et confidentielle en 1939 – en 1971 chez Jean-Jacques Pauvert (sur ce point, et sur d'autres, la bibliographie d'Elisabeth Barillé est fautive).

romans policiers
par Michel Abescat

En quête de mythes

LA CORVETTE ROUGE

de Robert Sims Reid.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Freddy Michalski.
Gallimard, coll. « La Noire », 348 p., 130 F.

L'endroit s'appelle Mauvaisterre. Un bled perdu du sud de l'Illinois dont le nom, hérité du français, signifie « mauvais lieu ». Le genre de coin que Leo Banks, le héros de Robert Sims Reid, avait tout fait jusque-là pour éviter. Un de ces endroits, se souvient Banks, originaire, comme son auteur, de l'Illinois, où l'on vous enseignait, dès la classe de quatrième, ce qu'était « la menace rouge » à partir d'un livre de J. Edgar Hoover. Le genre d'endroit, aussi, à condamner un peu vite, sous la pression de la foule, un garçon de ferme un peu simplet pour le meurtre de sa patronne. Un crime vieux d'un demi-siècle sur lequel, contre toute attente, Banks va se retrouver bientôt à enquêter. Quelques semaines seulement après avoir pris sa retraite anticipée de la police de Rozette, Montana, où il s'est réfugié depuis plus de vingt ans. Voilà donc Leo Banks, de retour en Illinois, contraint de remuer les cendres encore brûlantes de sa jeunesse et de ses premières amours. Car c'est à l'appel de Sarah, une « ex » qui l'avait laissé tomber pour épouser un de ses plus proches amis pendant qu'il combattait au Vietnam, qu'il est venu à Mauvaisterre. Son mari, hanté par ce vieux crime, vient d'être retrouvé, près de sa voiture, la tête fracassée à coups de manivelle de cric...

Flic et auteur de romans noirs, *chief detective* de la police de Missoula, Robert Sims Reid est devenu une des figures de ce groupe d'écrivains qui, emmenés par James Crumley, Thomas McGuane ou James Welch, ont fait du Montana un des hauts lieux de la littérature américaine. Et si Rozette ressemble comme deux gouttes d'eau à Missoula, sans doute son héros partage-t-il avec lui certains de ses traits. Car, à l'instar d'un grand nombre des auteurs du Montana, Leo Banks est issu du tumulte des années 60 dont *La Corvette rouge*, troisième volet de ses aventures traduit en français, fait revivre les contradictions et les désillusions avec une particulière intensité. Et toujours autant d'humanité et de compassion. Ainsi n'y a-t-il pas de bons ni de méchants dans *La Corvette rouge*. Mais des êtres complexes, le plus souvent blessés, enfermés dans leur solitude et leur culpabilité. Au-delà de l'intrigue policière, par ailleurs fort bien menée, c'est cela qui intéresse l'auteur : l'énigme singulière que représente chaque individu. Et plus généralement le mystère de l'homme dont Reid inscrit l'aventure dans un ensemble beaucoup plus vaste. Quasi cosmique. Celui des grands espaces de la Prairie perdue. Celle de l'Ouest mythique.

Chez Reid, les morts ont ainsi « les yeux plats et vides fixant le cœur du cœur de la terre ». Ils rejoignent ceux dont des passionnés de fossiles, comme Leo Banks, découvrent parfois un fragment, reposant à « six mille années de profondeur ». Leurs amours renvoient alors à une sorte d'éternité des sentiments. Leurs conflits à une éternité de lutte entre le bien et le mal. Ce qui, chez Reid, ne saurait toutefois être de nature à apporter le moindre réconfort ou apaisement. « Si le fait de vivre au Montana vous enseigne une chose, c'est que, au bout du compte, romanesque amoureux et grands mythes finissent toujours par vous briser le cœur. »

CARGAISON MORTELLE, de Philippe Huet

Le Havre, extérieur nuit. Quai de l'Atlantique, l'ex-inspecteur Borel, recyclé dans la surveillance privée, s'écroule sous la lame d'un clandestin roumain planqué dans un conteneur en partance pour le Canada. Un flic de ses amis, le rédacteur en chef du journal régional et un jeune stagiaire en route pour le prix Albert-Londres mènent l'enquête sur fond nauséabond de déliquescence politique des pays de l'Est... Après *Quai de l'oubli*, *La Main morte* (Grand Prix de littérature policière 1995) et *La Nuit des docks*, Philippe Huet récidive avec *Cargaison mortelle*. Un de ces livres que l'on évoque quand on s'appête à passer une soirée confortable en compagnie d'un « bon polar ». *Cargaison mortelle*, c'est d'abord une excellente histoire, solidement écrite et charpentée. L'ancien rédacteur en chef adjoint de *Paris-Normandie* n'a rien perdu de sa curiosité et de son acuité de regard quand il met à nu les réseaux des mafias de l'Est et l'exploitation abominable de pauvres types passés aux profits et pertes de l'Histoire. Et le maître artisan du roman noir reste à la hauteur de sa renommée tant il excelle dans le rendu des atmosphères, ce talent simenonien à faire vibrer les petits détails qui font l'épaisseur de la vie. Voici donc, une nouvelle fois, Le Havre et ses docks, noyés dans la brume d'un avenir incertain, peuplés de personnages au diapason. Des hommes au tournant de leur âge, essoufflés et alourdis, retrouvant l'espace d'un sursaut, le courage d'une salutaire révolte. Le livre court ainsi jusqu'au bout, sans qu'on puisse le lâcher, en équilibre fragile sur son fil de tendresse bourrue et désespérée. De la belle ouvrage, classique et indémodable (Albin Michel, 260 p., 95 F).

PRÉLUDE À UN CRI, de Jim Nisbet

L'ouverture est badine et le verbe fleuri : « *Les préférences de Stanley Ahearn allaient à la fellation maraudeuse à vitesse de croisière*. » La suite est tout aussi réjouissante mais, comme toujours chez Jim Nisbet, pas vraiment là où on l'attendait. Car les petites habitudes du héros de *Prélude à un cri* vont bientôt le conduire, après s'être noyé dans le vert insondable des yeux ensorcelants d'une brune de hasard, à un réveil plutôt brutal. Abandonné dans le Golden Gate Park de San Francisco, le dos douloureux et barré d'une large estafilade. Un rein en moins. Volé par un gang de trafiquants d'organes que l'auteur dévoilera à la fin du livre dans une irrésistible série de scènes d'anthologie dignes de la fameuse comédie de Robert Altman M. A. S. H. Dans une veine proche d'un Marc Behm, Nisbet orchestre ainsi, avec maestria, un crescendo macabre, un festival d'humour noir pour faire, une fois encore, le portrait au scalpel de la sauvagerie des hommes (et des femmes en particulier). Que lui ont-elles fait ? Car *Prélude à un cri*, sans conteste son livre le plus déliant, est tout aussi désespéré que les précédents. A hurler de rire et de terreur (traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Freddy Michalski, Rivages/Thriller, 457 p., 149 F).

LE LÉZARD VERT, de John La Galite

Pour plaire à la femme qu'il a rencontrée à Miami et dont il est tombé follement amoureux, un homme achète un superbe voilier. Un ketch de plus de 80 pieds auréolé, qui plus est, d'une histoire énigmatique. Des gardes-côtes l'ont trouvé dérivant sur la mer déserte, abandonné par son équipage, au large de Key West... Au cours d'une croisière vers les Bahamas, le couple découvre par hasard, dissimulés entre coque et cloison intérieure, deux mystérieux documents. Le premier est un journal de bord qui raconte par le menu les tragiques événements survenus sur le bateau quelques mois plus tôt. Le second est une confession rédigée par un tueur qui se désigne sous le nom de « Shylock »... *Le Lézard vert* hésite un peu trop longuement entre récit d'aventures et thriller avant de se lancer dans une intrigue aux multiples facettes : huis clos meurtrier, terreur centrée autour d'un personnage de tueur psychopathe, découverte d'un sous-marin (coincé dans une goutte de corail et appartenant au cartel de Cali !) rempli de cadavres et de billets de banque. L'ensemble manque malheureusement beaucoup trop de maîtrise et de finesse pour pouvoir emporter l'adhésion (Plon, 296 p., 110 F).

Les manières d'être de Ben Okri

Dans une fable qui met en scène le destin et dans un roman qui mêle à sa trame une réflexion sur l'écriture, l'écrivain nigérian interroge les possibilités du réalisme

UN AMOUR DANGEREUX (Dangerous love)

de Ben Okri.
Traduit de l'anglais (Nigeria)
par Jean Guiloineau,
éd. Christian Bourgois,
526 p., 160 F

ÉTONNER LES DIEUX (Astonishing the gods)

de Ben Okri.
Traduit par Jean Guiloineau,
éd. Christian Bourgois 196 p., 95 F.

Felix qui potuit rerum *conoscere causas*. » De ce vers de Virgile qu'il a entendu répéter durant son enfance, Ben Okri a fait une sorte de devise : « *Heureux celui qui est parvenu à comprendre la raison des choses*. » Son père déclamaient volontiers des vers latins par une sorte de déformation professionnelle qui le portait à cultiver l'éloquence classique. « *Mon père était juriste. Originaire d'une ethnée minoritaire, il n'aurait pas pu faire carrière à Lagos. Il est devenu une sorte d'avocat des pauvres. Cela a été ma première école de misère humaine*. » Sa mère, princesse de sang royal, lui racontait des légendes africaines, des histoires où les gens se transforment en arbres ou en poissons. « *Mais elle ne me dévoilait jamais l'explication, elle me laissait la découvrir tout seul. La trame du récit était narrative, mais sa signification profonde était une certaine façon de voir le monde, appelez cela la culture, si vous voulez, ou la sensibilité*. » De cette double influence, Ben Okri a retenu le goût du fantastique et celui des fables mythologiques qui imprègnent son écriture, la conviction aussi que l'Afrique possède son propre Aristote ou son propre Platon, mais transmis par la tradition orale.

Révélu en 1991 par le Booker Prize pour *La Route de la faim*, Ben Okri fait partie avec Salman Rushdie, Michael Ondaatje, Vikram

Seth et tant d'autres, de ces auteurs issus de l'ancien empire colonial britannique qui ont insufflé à la langue anglaise un imaginaire nouveau. « *On a tous à raconter de furieuses histoires que personne n'a entendues auparavant*... », dit Ben Okri, ce qui donne naissance à « une sorte d'enchantement, une voie nouvelle pour la fiction ». *La Route de la faim*, qui vient d'être réédité chez Robert Laffont, appartient à cette veine où le fantastique le plus débridé se mêle à la fable politique. Azaro, le héros, est une sorte de Petit Poucet fantôme égaré dans la jungle africaine sur fond de campagne électorale au moment de l'accession du Nigeria à l'indépendance.

ONIRISME

Etonner les dieux, son dernier roman, est encore plus surprenant. Le héros de cette fable en quête du secret de l'invisibilité évolue dans un décor qui ne cesse de changer d'aspect jusqu'à s'effacer parfois complètement. Les épreuves qu'il doit subir ne sont pas sans rappeler celles d'Œdipe, mais les sentences du destin semblent encore plus difficiles à interpréter dans un univers onirique dont la matérialité est constamment douteuse.

Avec *Un amour dangereux*, qui vient également d'être traduit, Ben Okri semble aborder un style radicalement nouveau et inclure dans la trame même du roman ses propres réflexions sur l'écriture et les possibilités du réalisme. A l'origine, un roman publié en 1981, *The Landscapes within*, que Ben Okri considérait comme inabouti et auquel il n'a cessé de repenser pendant une quinzaine d'années. « *Ce premier travail, l'histoire, les personnages et les thèmes, le Nigeria qu'il décrivait, m'étaient très proches à l'époque, et je n'ai cessé d'y penser au cours des années parce que, dans son esprit et son essence, je savais qu'il restait inachevé*. (...) *J'avais voulu écrire un ro-*

man qui exaltait aussi bien les petits détails de la vie que les grands, ceux qui étaient intérieurs autant que ceux qui étaient extérieurs. J'avais voulu être fidèle à la vie telle qu'elle était vécue dans le quotidien tout en racontant une histoire intéressante. Tout cela était trop ambitieux pour moi à l'époque. » En réécrivant *The Landscapes within* pour en faire *Un amour dangereux*, Ben Okri réussit à concilier son goût de la clarté, de la rigueur scientifique, et son exploration des divers niveaux de la réalité. Sa première approche de l'écriture fut un article suscité par une injustice qu'il envoya à tout hasard aux journaux et qui fut effectivement publié. « *C'est ce qui a attiré mon attention sur le pouvoir de l'écriture*. » *Un amour dangereux* décrit dans toute son horreur la vie quotidienne, dans une banlieue misérable de Lagos, d'une génération brisée par la guerre du Biafra. Ben Okri avait dix ans quand ce conflit mit tout le pays à feu et à sang et sema la discorde au sein de sa propre famille. « *Ma mère était Igbo et devait donc se cacher. J'ai vu exécuter beaucoup de mes voisins. Ce fut mon premier contact avec la désintégration, mais aussi le prototype de toutes les désintégrations post-coloniales*. » La famille d'Omovo, le héros d'*Un amour dangereux*, est elle aussi éclatée. La mère est morte, le père s'est remarié avec une jeune femme qui a rapidement semé la zizanie autour d'elle. Les deux aînés sont partis à l'étranger. Seul Omovo est resté à la maison. Entre un travail de bureau sans intérêt et un amour impossible avec une femme mariée, Omovo s'efforce de trouver un sens à son existence. Dans cet univers écartelé par les luttes tribales, accablé par la misère, trahi par la corruption des classes politiques, la tâche n'est pas facile. « *Nous savons si peu de chose du monde, de la façon dont il marche, qui manipule les choses, qui fait disparaître les cadavres, qui étouffe l'informa-*

tion », dit Omovo à l'un de ses amis, Keme, le journaliste. Et celui-ci de répondre : « *C'est vrai. Alors je vais peut-être en faire une nouvelle*. » Mais la littérature n'est pas seulement une façon de rétablir la vérité. « *Elle est une arme pour combattre l'injustice, elle permet de donner la parole à ceux qui ne peuvent pas s'exprimer*, dit Ben Okri, *mais elle a un rôle bien plus important, elle constitue une sorte de cas unique en son genre de technologie spirituelle, une sorte de machine à créer des mondes nouveaux dans l'esprit des gens, à fabriquer des réalités*. »

Mais la réalité n'est pas univoque. L'univers de Ben Okri donne l'impression de la contourner pour mieux en observer les différentes facettes en se concentrant sur un détail particulier. Ce travail de réécriture d'un romancier parvenu à la parfaite maîtrise de son style sur un de ses livres de jeunesse prouve que le roman peut fournir sinon des explications claires et rationnelles à un monde déboussolé, du moins une nouvelle façon de percevoir la réalité. « *Il faut créer de nouvelles manières d'être, une autre réalité. Nous sommes constamment confrontés au fait que la réalité dans laquelle nous vivons n'est pas la seule possible. Il existe toutes sortes de manières de rêver, de vivre, et quantité de logiques différentes*. » Le problème est moins de reconnaître la part de vérité que chacune recèle que de dépasser les logiques tribales sur lesquelles se fondent les sectarismes et racismes de toutes sortes. Le Nigéria que dépeint Ben Okri, même s'il est bien enraciné dans une réalité sociale, n'est pas le simple reflet des particularismes africains, mais de notre monde où races et cultures sont de fait mélangées. *Un amour dangereux* offre une nouvelle façon de l'appréhender qui ne serait plus le réalisme magique, mais un réalisme pluriel.

Gérard Meudal

Aimez-vous Tchekhov ?

Les nouvelles du Canadien Norman Levine ont une tonalité proche de celle de l'écrivain russe

POURQUOI HABITEZ-VOUS SI LOIN ? (Champagne barn)

de Norman Levine.
Traduit de l'anglais (Canada)
par Isabelle D. Philippe,
éd. Phébus, 284 p., 129 F.

Un prêtre d'un certain âge aimait un peu trop les jeunes filles. Dès qu'elles étaient malades, il ne pouvait s'empêcher de glisser sa main sous les couvertures. Les choses s'aggravèrent au point que les mères de famille écrivirent à l'évêque pour exprimer leur indignation. Le prêtre un peu trop leste fut muté et remplacé par un vicaire beaucoup plus jeune, indifférent à la séduction féminine, mais fort préoccupé, en revanche, par son confort. Il exigeait les meilleurs cigares, les plats les plus raffinés et même une voiture neuve. Les paroissiens réécrivirent à l'évêque - cette fois-ci pour se plaindre de l'argent que leur coûtait ce jeune prêtre. « *La chasteté revient cher* », répondit laconiquement l'évêque.

Cette histoire nous est contée par Norman Levine, un écrivain canadien, dans un recueil de nouvelles : *Pourquoi habitez-vous si loin ?* qui est un petit chef-d'œuvre d'humour aigre-doux. Nous suivons l'auteur de son enfance dans la ville basse d'Ottawa jusqu'à ses premiers succès : après le temps des revues confidentielles, vient celui des interviews à la télévision, des invitations dans les universités et d'une renommée qui lui vaut quelques aventures féminines pittoresques. Les années ont passé ; Norman Levine s'est marié en Angleterre ; parfois d'anciens amis de la promotion 1949 de McGill lui rendent une brève visite, le temps d'égrener leurs désillusions. On se croirait dans des nouvelles de Tchekhov.

Il y a même une fille qui se glisse dans sa vie avec *La Cloche de détresse* de Sylvia Plath et des poèmes de Pessoa sous le bras. L'écrivain finit toujours par rencontrer ses personnages.

Il lui arrive aussi de retourner à Ottawa, où sa mère lui donne des conseils pour affronter l'existence, comme s'il était encore un gosse irresponsable. Des copains d'enfance sont devenus d'honorables commerçants. L'un d'eux lui confie que sa vie vire à la tragédie depuis que sa fille, adolescente, est anorexique : « *Nous sommes bouchers depuis trois générations. J'adore manger. Et ce qu'elle fait, c'est comme une insulte personnelle*... »

Un autre, homme d'affaires véreux, lui propose de lui raconter les dessous de la bonne société d'Ottawa : « *Bien sûr, ce sera un best-seller et on partagera fifty-fifty*... ». Norman Levine acquiesce et promène un regard attendri sur cette drôle d'humanité qui le prend à témoin et lui demande un moment, un tout petit moment d'attention, comme si l'écrivain était une sorte de prêtre laïc qui aurait le privilège d'absoudre les péchés.

Pourquoi habitez-vous si loin ? est le premier livre traduit en français de Norman Levine. En Allemagne, où Heinrich Böll l'a défendu, il est très populaire. A tous ceux qui aiment une littérature intimiste où l'humour ne perd jamais ses droits, on aimerait conseiller ce recueil de nouvelles. On a moins l'impression d'y découvrir un grand écrivain que d'y retrouver un vieil ami qui aurait plein d'histoires à nous raconter, des histoires finalement banales, mais auxquelles il donnerait un saveur toute particulière : celle, justement, que nous goûtons chez Tchekhov.

Roland Jaccard

Avant la tempête

Dans ses nouvelles, John Updike scrute cette zone entre passé et présent, après-vie et avant-mort

L'APRÈS-VIE (The Afterlife and Other Stories)

de John Updike.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Michèle Hechter,
Seuil, 312 p., 130 F.

C'est un livre d'arrière-saison, un livre aux couleurs vaguement passées, plein d'ironie légère et de souvenirs grinçants. *L'Après-Vie*, telle que la décrit John Updike, est le pays de l'entre-deux-âges, cette région mélancolique. Des existences de ceux qui le peuplent, le romancier américain a fait un bouquet de nouvelles délicates et cruelles, où le passé sonne comme une cloche aigrette dans un présent que rien n'apaise - ou rarement. Usant d'un style riche, précis, mais alangui par un rien de nonchalance, l'auteur visite des mouillages faussement tranquilles et des ciels voilés que menacent de sourdes tempêtes.

Car l'après-vie, c'est forcément l'avant-mort. Tout dépend où l'on se place. Updike, lui, fait osciller son regard entre passé et présent, l'un éclairant l'autre d'une lumière surprenante. D'un côté, il y a la mort qui vous tire par la manche, happant au passage des amis, des mères, d'anciennes maîtresses ou qui auraient pu le devenir. Les personnages d'Updike sentent un vent froid les frôler, même lorsqu'ils ne sont pas encore aux prises avec l'au-delà. Seulement un peu ralentis, désabusés, revenus de beaucoup de choses. Avec, pourtant, ce cœur encore jeune qui ne cesse de battre, cette vitalité qui vous pousse à aimer, à désirer ou bien à détester l'assurance de la jeunesse, comme dans « Courtes Pâques ».

De l'autre rive remontent les souvenirs, presque tous transfigurés par le présent. La texture des choses, leur couleur et leur forme exacte parviennent à franchir les années sans trop de dommage comme si les sens trompaient

moins que la raison. Dans « La ferme en grès », l'une des plus belles nouvelles du recueil, le héros parvient à se remémorer l'aspect du poêle à kérosène de son enfance : « *De couleur chocolat avec de petits pieds arqués, il était posé sur une plaque en amiante recouverte d'un papier imitant le grain du bois*. » Les objets sont immuables, rassurants.

Rien de tel, en revanche, pour les sentiments et les personnes, dont l'approche de la mort vous révèle des pans entièrement nouveaux, des visages inconnus. Qui fut cette mère dont un fils vieillissant vide la maison après sa mort ? Qui aimait-elle vraiment, quelle vie aurait-elle souhaité ? Le passé vient aussi parasiter le présent lorsqu'il n'a pas tenu ses promesses et qu'aucune vie vraiment nouvelle ne peut plus se bâtir sur ces espoirs déçus. Une forme de désespoir poli, plein d'humour, se profile derrière chacune de ces histoires où le plus grand ennemi de l'homme est son incapacité à comprendre certaines vérités avant qu'il ne soit trop tard.

Tous découvrent un jour que leur parcours si net, si bien organisé, a caché des fantômes. Embusquées des années durant, ces ombres pointent leur nez dès que s'éteint le tourbillon de la vie dite active. Updike, cependant, n'est pas un prophète de l'apocalypse. *L'Après-Vie* contient aussi les germes d'autres vies, lorsque la naissance d'un petit-enfant vient soudain contrecarrer la mort. Et si l'existence demeure, fatalement, « *ce drame dont tout le monde connaissait le dénouement* », les nouveaux vivants, eux, ne le savent pas encore.

Raphaëlle Rérolle

★ Un recueil de textes de John Updike consacrés au jeu de golf vient de paraître chez Albin Michel, sous le titre *Rèves de golf* (traduit de l'anglais par Hugues Leroy, 265 p., 120 F).

En attente au bord du quai

Un roman sur l'adolescence et un petit polar tendre. Deux récits de Pierrette Fleutiaux où, à la faveur d'un retour d'émotions, le passé envahit le présent

LA MAISON DES VOYAGES
d'Alain Wagneur
et Pierrette Fleutiaux.
Gallimard, coll. « Page blanche »
112 p., 48 F. **A partir de 13-14 ans**

TRINI FAIT DES VAGUES
de Pierrette Fleutiaux.
Gallimard, coll. « Lecture junior »
192 p., 31 F. **A partir de 9 ans**

D'une voix ferme et légère, comme son écriture, Pierrette Fleutiaux évoque ces moments de « fatigue mentale » où elle aime « revenir aux histoires d'enfants » – comme *La Bombe humaine*, de Thierry Jonquet, qu'elle vient d'avalier avec « la même ardeur que n'importe quoi d'autre » ou *Les Enfants du capitaine Grant* dont elle ne se lasse pas. « J'en lis beaucoup, j'en écris aussi (Mon Frère au degré X, L'École des loisirs). » Écrire pour les jeunes ou pour les adultes ? Elle ne fait pas de distinction. « C'est toujours moi. Le même ordinateur, la même écriture, la même impulsion intérieure. Cela procède de la même coulée. D'un seul coup, ça se tourne comme ça. C'est comme une girouette qui prend le vent, comme un bateau dont les voiles se gonflent... »

Justement, les brises du printemps sont favorables. L'auteur de *Nous sommes éternels* (prix Fémina, 1990) et *Allons-nous être heureux ?* (Gallimard) aborde les rivages de la jeunesse avec deux nouveaux ouvrages. Les atmosphères ne sont pas les mêmes (ni les tranches d'âge visées), mais l'on retrouve, dans chaque, l'art de dire au plus juste le bouleversement des rencontres, l'anarchie des sensations, le tremblé des sentiments. Avec la même générosité qui marque ses romans et ses nouvelles.

Le premier livre, le plus grave, est d'ailleurs une pièce à quatre mains. Alain Wagneur, l'auteur



BRUNO GARCINGASSER

Pierrette Fleutiaux, le bouleversement des rencontres

de *Classe de mer* (L'École des loisirs, 1995), a apporté le « scénario » que Pierrette Fleutiaux – à qui cette histoire « plaisait follement » –, a développé pour approfondir les liens entre les êtres et rendre le tout « plus dramatique ». Nul pathos, pourtant, comme on aurait pu le craindre en découvrant le personnage d'Annie, la jeune fille myopathe qui regarde passer les trains depuis sa fenêtre et rêve, immobile, de grands départs. Non. Ce qui fait la profondeur de *La Maison des voyages*, ce sont les histoires qui gravitent autour d'Annie et la manière dont, en se croisant, elles modifient leur cours. Il y a ce père, Michel Guévenec, aux prises avec l'insupportable Sonia, en pleine crise d'adolescence. Il y

a l'histoire de Michel jeune, au milieu de sa bande de collégiens, la rencontre avec Annie, avec sa mère aussi, et les premiers troubles amoureux. Il y a les décors qui « enclenchent la machine à rêves », cette petite maison au lilas blanc, fichée au bord de la voie ferrée, ces trains, ces cargos en partance qu'on aimerait bien prendre, sans savoir si l'on peut franchir le pas. « C'est ça avoir quinze ans, dit Alain Wagneur. Se sentir prêt à embarquer alors qu'on n'en est pas vraiment capable et en être très agacé. »

On l'aura compris. *La Maison des voyages* est un très beau texte sur l'adolescence, cette « période d'attente au bord du quai ». Dans ce temps de « confusion » et de « vague », la rencontre avec An-

nie est « un nœud marquant ». Ce qu'il enseigne ? Que « la vie est pénétrée de mort aussi, qu'elle s'écoule et s'écroule, qu'il faut prendre des directions et que les mots ont un sens », note Pierrette Fleutiaux. Qu'un enfant d'hier (devenu un père occupé) et une adolescente (compliquée) d'aujourd'hui peuvent se rejoindre à la faveur d'un « retour d'émotions », l'un de ces moments rares où « l'adulte sent qu'il doit en mettre un coup, sortir de son rôle de parent grondeur ou donneur de directions pour parler d'humain à humain ». Souvent, poursuit Pierrette Fleutiaux, « l'expérience des "anciens" ne se communique pas. Mais de temps en temps, cette expérience humaine, profondément, peut "passer". Il faut trouver le moment. Alors, c'est comme si des portes s'ouvraient. On prend conscience qu'on appartient à une lignée et que les autres sont juste un peu en avant devant vous ».

À côté de cela, *Trini fait des vagues*, un petit polar tendre autour d'une histoire de disparition, semble tout en légèreté et en bonne humeur. Il se passe à Royan, où Pierrette Fleutiaux, enfant, passait ses vacances, et découle d'une collusion étrange entre « une souris, un centre Lecercler, des bunkers s'enfonçant dans la mer, un salon de coiffure et une vieille dame bavarde ». Là encore, « le passé ne peut pas ne pas avoir d'échos dans le présent », et la petite Trini va remonter bravement ce passé-là.

À l'entendre, Pierrette Fleutiaux a mille histoires dans son sac. Elle parle d'un nouveau roman pour adolescents, dans un genre « drôle et cocasse », d'un couple insolite formé d'« une petite ronde et d'une grande chevaline ». Elle en rit déjà... Pourvu que la girouette prenne le vent dans le bon sens !

Florence Noiville

● **QUESTIONS D'AMOUR** de Serge Montagnat et Virginie Dumont

Voici les deux premiers volets d'une entreprise utile et courageuse – parce que toujours délicate. Comment aborder une information claire sur la sexualité et le comportement humain sans choquer, ni mentir, sans moralisme étroit, ni provocation irresponsable. Par le jeu des questions-réponses, les auteurs savent faire la part du scientifique et de l'affectif, du psychologique et du médical. Si le volume pour les 8/11 ans est spécialement heureux, grâce aux illustrations mutines de Denise et Claude Millet – on regrettera juste que la conclusion de l'acte amoureux semble ne dépendre que du plaisir de l'homme, maladresse de formulation plutôt que machisme larvé –, celui pour les 11/14 ans est plus maniable grâce à un index indispensable. Les photos, qui évitent que l'adolescent se sente infantilisé, participent là d'une approche prudente moins immédiate puisque la susceptibilité des jeunes et l'angoisse des métamorphoses comme des premières fois font de tout discours adulte une ingérence mal supportée. On pourra contester les limites strictes de l'âge des destinataires (il y a un tel écart entre filles et garçons, peut-on confier le même volume à 12 ans ?) mais pas la liberté de ton et l'absence de tabous : masturbation, homosexualité, avortement, tout est abordé avec une honnête neutralité, mieux, avec une intelligente dédramatisation, le ton ne se durcissant que pour la mise en garde contre la vulnérabilité face aux pédophiles. Le plan qui varie du tout au tout entre les deux volumes prouve le réel souci d'épouser les priorités de l'âge visé sans décliner avec facilité un standard uniforme (Nathan, deux volumes de 48 et 72 pages, 63 et 73 F).

Ph.-J. C.

● **MILLE MOUCHES MORTES**, suivi de **GRENOUILLE, GRENOUILLE** précédé d'**ALOUETTE LALA**, d'Eric Lindor Fall
On reconnaît d'emblée Eric Lindor Fall. A l'ironie mordante de *L'Oiseau mange-clous* ; au sens de la dérision et de la formule de *La Fabrique de savon* ; à l'invention pétillante de *Pourquoi Cur Cu Ma pose des questions* (tous à L'École des loisirs) ; à ces petites phrases sèches dont on ne se méfie pas et qui vous entaillent pourtant comme mille légers coups de couteau. Né à Dakar en 1960, mort prématurément en 1996, Lindor Fall nous offre un recueil posthume : trois pièces à l'efficacité théâtrale où sont épinglées – comme les mouches que le gouverneur veut exterminer (une mouche, dix centime, « pour mille mouches, t'as cent francs » – toutes les couches de la société sénégalaise. Un régal (L'École des loisirs, coll. « Neuf », 128 p., 40 F. **A partir de 9 ans**).

Fl. N.

● **TENE**, d'Aliette Sallée et Denis Rolland
C'est un conte de Boubakar Diallo, l'auteur de *Totem* (L'Harmattan, 1993) qui a inspiré cette histoire un peu fantastique et parfaitement morale. Aliette Sallée et Denis Rolland l'ont adapté pour la collection bilingue et trilingue « Contes des quatre vents », qu'ils dirigent avec Martine Michon. Celle-ci propose des textes traditionnels ainsi retrouvés et présentés en bambara-français, wolof-français, soninké-français, mais aussi en créole, berbère, vietnamien, laotien, khmer, arabe et portugais-français. Une manière de passerelle pour les petits étrangers scolarisés en France mais qui entendent chez eux leur langue maternelle, et aussi, bien sûr, une jolie invitation, pour ceux qui ne possèdent qu'une culture, à s'ouvrir sur d'autres modes de pensées, de vies, de parler. Cinq nouveaux titres viennent de sortir, traduits en berbère, créole et peul. Souhaitons à cette collection intelligente et utile de rencontrer au plus vite le public qui l'attend (L'Harmattan, bilingue bambara-français, illustrations de Sophie Montdésir, 24 p., 40 F. **A partir de 4 ans**). Fl. N.

● **BONJOUR MADAME LA MORT**, de Pascal Teulade et Jean-Charles Sarrazin
L'histoire d'une très vieille paysanne qui vit seule, n'a aucune envie de mourir, reçoit la visite de la Mort, et joue au plus fin avec elle, pour l'amadouer et en faire (presque) une agréable compagnie. Un texte subtil et bien écrit, dont les fines nuances, hélas ! ne s'accordent pas parfaitement à l'esprit de l'illustration. Autant l'association Teulade-Sarrazin fonctionnait dans *Parce que je t'aime* (également à L'École des loisirs), autant on aurait vu ici un autre univers graphique. Reste que cette histoire délicate constitue l'un des albums les plus intéressants des dernières livraisons. Comme une illustration de ce vers de Viellé-Griffin : « La vie est un sourire aux lèvres de la mort » (L'École des loisirs, 36 p., 78 F. **A partir de 5-6 ans**). Fl. N.

● **LE DICO DE L'INFO**
Un guide utile et sérieux pour comprendre le monde d'aujourd'hui. 220 entrées confiées aux journalistes de la station radio de l'information en continu font un corpus dense où le jeune lecteur zappera avec facilité. La mission pertinente aurait cependant mérité un contrôle plus strict, car si les termes *dance, rave, tag, beur* ou *top model* présents sont peu obscurs pour le public visé, les notions plus complexes de laïcité et d'intégrisme, sommairement mis en balance, ou les fondements politiques mal contrôlés (*Constitution* ou *Elysée* font partie des entrées les moins sûres) montrent les limites d'une réalisation qui, de peur d'être incomplète, fait dans l'allusif parfois évasif : *quid* des messageries roses ? de l'affaire VAO-M ? Mystère. Jusqu'à cette curieuse prudence dans l'évocation du Front national « que beaucoup qualifient d'extrême droite »... Intéressant, mais à toiletter. Reste, irrésistible, la note d'humour des dessins de Philippe Geluck élégamment corrosifs (Casterman France Info, 288 p., 135 F. **A partir de 12 ans**).

Ph.-J. C.

● **LES PETITS DÉLICIES**, d'Elisabeth Brami et Philippe Bertrand
On pouvait redouter, après la totale réussite des *Petits Riens*, plaisirs à savourer en solitaire (Seuil, 1995), une suite trop facile sur les bonheurs à partager à deux. Le nouvel opus d'Elisabeth Brami retrouve pourtant la grâce simple et la pudeur précieuse du premier ouvrage. Rêves et promesses échangés, préparatifs et attentes fébriles, retrouvailles fortuites ou programmées, jeux et malices, surprises et connivences, autant de complicités qui ensoleillent et réchauffent, isolent du reste du monde que l'on affronte avec plus de force et d'énergie. « Prononcer le même mot au même instant », « se bagarrer pour mieux faire la paix », « s'endormir au chaud dans les bras de la personne que l'on préfère » : un guide futé pour vivre pleinement le partage. Les superbes pastels de Philippe Bertrand, où lapins et souris sont formidablement humains, sont exposés à la librairie La Hune à Paris (Seuil Jeunesse, 72 p., 75 F. **A partir de 4 ans**).

Ph.-J. C.

● **LA VIE DE GANDHI AU FIL DE L'AMOUR**, de Martine Lafon
C'est moins la vie que l'engagement et le message spirituels du mahatma Gandhi que permet d'évoquer ce journal apocryphe. Tenu par une jeune Française qui rencontre le maître à Marseille en 1931 et abandonne tout pour le suivre, ce récit initiatique évite tout didactisme lourd pour faire entrer le lecteur dans la familiarité effective et industrielle de l'ashram. L'écho des combats politiques (jeûnes, arrestations, jusqu'au drame final) rythme une quête éthique qui ne se laisse pas réduire à l'adoption d'un gourou. Une introduction sensible et juste à la pensée fraternelle de Gandhi (illustrations de Nicolas Wintz, Albin Michel, 96 p., 98 F. **A partir de 12 ans**). Ph.-J. C.

Elans du cœur

Humour et finesse de trait dans cette romance de Marie Desplechin

J'ENVIE CEUX QUI SONT DANS TON CŒUR
de Marie Desplechin.
L'École des loisirs,
coll. « Médium », 252 p., 58 F.
A partir de 13-14 ans.

Marie Desplechin est en forme. Après *Verte*, sorti en octobre à L'École des loisirs, après *Copie double*, publié en mars dans le magazine *Je Bouquine*, voici, en moins de six mois, un nouveau roman au titre intrigant, *J'envie ceux qui sont dans ton cœur*. Il s'agit d'un fragment de discours amoureux qui s'installe sous nos yeux entre Bartholomé et Hélène, entre un adolescent qui dépérit d'ennui dans un trou de province et une jeune fille dont

l'arrivée providentielle vient illuminer le quotidien. Le tout sur fond d'engagement « politique » contre le maire du village, de collage d'affiches, d'opposition aux parents, d'escapades nocturnes et d'histoires de jardins andus.

Ce cocktail improbable pourrait déboucher sur une histoire banale. Ce serait compter sans l'humour léger de Marie Desplechin, sa psychologie redoutable, sa manière de sentir les petits riens de la vie, de tamiser le quotidien pour en recueillir les pépites. Exemple : les états d'âme de Bartholomé entré « en résistance » – y compris contre lui-même – pour rendre sa vie « plus vivante ». Bartholomé aimerait tant être « un type sûr de lui et équilibré. Un type qu'on apprécie au premier coup d'œil et qu'on aime vraiment bien par la suite (...). Mais je ne suis pas ce type-là, s'avoue-t-il lucidement. D'ailleurs, s'il existe, je sais qu'il est mon pire ennemi. Je hais les gars équilibrés ». Le problème, dans ces conditions, c'est de séduire la belle Hélène, cette « princesse impériale, cette fée des bois, cette reine de la nuit ». Poser une main sur son épaule ? « Désolée, dirait-elle, désolée mais je suis déjà fiancée au Grand Moghol. Au quatrième fils de la reine d'Angleterre. Au petit-neveu de Staline. Aux sept nains. »

A propos de *Trop sensibles*, son premier recueil de nouvelles (éd. de L'Olivier), Marie Desplechin notait : « Quand on creuse ce que les gens vous racontent, c'est si triste. Mais le fait même de le raconter les rend vivants, et les choses vivables. » Son art est un peu celui de la grand-tante Rosaimée, l'un des personnages les plus attachants de ce roman : « Vous pouvez lui confier le plus minable brimborion de pensée, elle l'organise, elle le décore jusqu'à en faire une idée vraiment intéressante, vraiment jolie, une idée que vous êtes fier et heureux d'avoir eue. »

Fl. N.

Gros soucis

Des affres de Louis à ceux de Philomène, du roman au fabliau, Agnès Desarthe joue de toutes les séductions

JE MANQUE D'ASSURANCE
d'Agnès Desarthe.
L'École des loisirs,
coll. « Médium »
266 p., 48 F. **A partir de 12 ans.**

LES PIEDS DE PHILOMÈNE
d'Agnès Desarthe
et Anaïs Vaugelade.
L'École des loisirs
34 p., 80 F. **A partir de 5 ans.**

On peut manquer d'assurance mais pas de lucidité. C'est le cas de Louis Desruelles, qui analyse ainsi l'impasse dans laquelle il s'est fourré : « Le pire, c'est qu'au fond tout est de ma faute ; j'ai toujours eu l'impression que j'étais le héros de l'histoire. Dans les histoires, les héros ne meurent pas, les héros ne font pas d'erreurs, les héros savent comment s'en sortir. J'avais trop confiance, c'est ça le problème. »

Quand Louis, 12 ans, décide de dépenser en places de cinéma les 120 francs que sa mère lui a donnés pour payer son assurance scolaire, il ignore dans quelle spirale infernale il s'engage. « En un mois, j'ai perdu du poids, des amis, un bon nombre d'espoirs et pas mal de temps. » Bientôt, il n'est plus un garçon comme les autres. Comment jouer au foot, normalement, à la récréation ? Un malheur n'arrivant jamais seul, Louis sombre dans la fascination de Sandra, une grande fille sans défaut, si ce n'est celui d'être unanimement haïe.

On peut manquer d'assurance mais pas d'aplomb. Louis trouvera les ressources pour échapper à ce triste sort et, une fois de plus, Agnès Desarthe étonnera par son habileté à se glisser dans la peau d'un adolescent aux prises avec des problèmes impossibles à partager. Elle peint ces parents trop préoccupés par leurs propres soucis pour soupçonner ceux de leur fils – « chaque regard de ma mère, chaque mot de mon père était comme un coup d'archet qui me sciait les entrailles » –,

décrit avec humour les affres de Louis et réussit à construire une jolie intrigue à partir d'une situation bien ordinaire.

Mais, des derniers ouvrages d'Agnès Desarthe, on sera plus sensible aux charmes inattendus des *Pieds de Philomène* qu'aux classiques désarrosés de l'élève Desruelles.

Philomène est femme de ménage. Son drame, c'est que Paul, le savant du village, qui est à la fois son employeur et l'objet de son cœur, est peu convaincu de ses talents. L'huile de coude qu'elle consacre, frénétiquement, à astiquer sa maison ne suffit pas à faire éclore son amour. Philomène a beau user de tous les stratagèmes, rien n'y fait. Il faudra qu'elle en arrive à se faire dévorer les pieds par un crocodile pour tirer Paul de sa tour d'ivoire. Alors, les yeux de celui-ci se dessilleront. Il verra à quel point il a été, bien qu'acclamé par tous, injuste, égoïste, aveugle et sourd (tout cela n'étant pas écrit, bien entendu). Il récupérera et recollera les pauvres extrémités de Philomène. Il comprendra qu'il en est si épris que, pour l'épouser, attendre « une minute de plus lui (semblerait) une éternité ».

Sur le mode des récits du Moyen Age, voici un joli fabliau, poétique, épuré, grave, drôle, qui ouvre la porte à de nombreuses méditations. Une parabole (à lire plusieurs fois) où Agnès Desarthe déploie tout son talent, magnifiquement servi par la qualité des illustrations d'Anaïs Vaugelade – cette toute jeune illustratrice, née en 1973, que l'on aura remarquée, depuis *L'Anniversaire de Monsieur Guillaume*, dans *Laurent tout seul* ou *Le Secret* (tous à L'École des loisirs) et dont les cernes noirs, les à-plats de couleurs, donnent à cette histoire un air de récit des origines. C'est dans ce conte plus que dans son roman que l'on retrouve vraiment l'écrivain qui avait su nous séduire avec *Un secret sans importance* (L'Olivier, Prix du livre Inter 1996).

Fl. N.

LÉON WERTH

COCHINCHINE

« Je découvre un écrivain inexplicablement exclu de nos mémoires »

Jean LACOUTURE

EDITIONS

Viviane Hamy

L'IMPOSSIBLE VOYAGE
Le Tourisme et ses images
de Marc Augé.
Rivages poche, coll. « Petite
Bibliothèque », 202 p., 55 F.

**ENQUÊTE SUR LE TOURISME
DE MASSE**
L'Écologie face au territoire
de Florence Deprest.
Ed. Belin, coll. « Mappemonde »,
208 p., 110 F.

NOUVELLES DU MONDE
de Michel Serres.
Flammarion, 270 p., 100 F.

Affreux, sales et méchants, ils ne respectent rien. Pas un regard pour la beauté. Préoccupés seulement d'eux-mêmes et de leurs habitudes, insensibles aux coutumes et aux gens, ce sont des fléaux. Ils se déplacent en hordes, ne laissent sur leur passage que papiers gras et sacs plastique. On douterait presque, finalement, de l'appartenance des touristes à l'espèce humaine. Leur existence évoque celle des nuées de sauterelles, des troupeaux de bisons, des moutons bêlants au regard fixe. On doit leur reconnaître un talent unique pour le saccage par piétinement. Là, ils excellent. Imbattables dans la détérioration anonyme, les visiteurs en masse ! Ce sont des génies de la dégradation, des champions de l'usure. Rien ne leur résiste. Châteaux ou glaciers, musées ou criques sauvages, savanes ou jardins à la française, ils ont tôt fait de salir et de déséquilibrer... Tout cela, ajoutera-t-on, ne serait rien encore si les méfaits de ces barbares n'étaient multipliés par une industrie en pleine expansion. Les touristes ne se contentent pas de nuire par eux-mêmes. Une énorme armada les accompagne, les précède, les suit, les transporte, les nourrit, les soigne, les distraît. Pour les accueillir et les conserver, on bétonne, on transforme, on spolie, on dénature, on folklorise, on paupérise, on nivelle, on saccage en grand, définitivement. Bref, le tourisme, c'est la mort – « la forme achevée de la guerre », dit Marc Augé.

Le tourisme aurait tué le voyage,

*Les hordes en short
vont détruire le
monde. A quoi
correspond une telle
crainte ? A la réalité
des saccages ou aux
préjugés élitistes ?
Moralité inattendue :
revoir la frontière
entre réalité et fiction*

L'aurait rendu « impossible », vain, vide de son sens. Finies les découvertes, oubliées les rencontres. Pas d'imprévu, pas de contrées nouvelles, pas même réellement de gens qui pourraient surprendre, parce qu'ils seraient autres. Seulement des images, des clichés, des représentations fabriquées, des codes préétablis. Il est vrai qu'en devenant industrie, en organisant les trajets, les séjours et les thèmes, le voyageisme prend pour matière première des rêveries collectives plutôt que des réalités singulières. La matérialité s'estompe, l'espace s'esquive. On ne visite en fait aucun lieu, préférant déjà le récit qu'on fera de la visite. Le fin du fin : ne visiter que des fictions se prenant pour des réalités. Voyez Disneyland : on entre un instant dans la légende, c'est-à-dire le décor. Ce qu'on vient y trouver, souligne Marc Augé, n'existe nulle part : une poignée de main de Mickey, l'ombre de Peter Pan, une idée de saloon. Le réel se moule sur des fictions floues. Le triomphe du tourisme, en ce cas, c'est plus que la vie transformée un moment en carte postale, c'est tout le comportement d'une collectivité jouant à « faire comme si » elle était heureuse, comblée, ravie de ce qu'on lui présente. Encore un pas, si l'on peut dire, et tout déplacement devient inutile. Regarder le film de la visite suffit...

Tout cela n'est-il pas bien exagéré ? Vilipender les touristes, n'est-ce pas un exercice convenu, voire

conventionnel ? Et surtout, comment prétendre regarder les choses du dehors ? Ne sommes-nous pas tous touristes ? N'est-ce pas un état aussi répandu, et finalement aussi peu nuisible, que d'être piéton, citoyen ou usager ? Croire que les touristes, toujours, sont bêtes et malfrants, prétendre que les autres, eux seuls, voyagent idiot, n'est-ce pas trop simple ? Ne serait-il pas temps de quitter le discours du mépris et la complaisance pour l'anathème ? Pourquoi ne verrait-on pas le tourisme pour ce qu'il est – un des comportements majeurs de notre époque, avec ses qualités et ses travers –, sans verser dans l'apocalypse ? Telles sont, en substance, les questions animant le travail de Florence Deprest. Son *Enquête sur le tourisme de masse* entend rompre avec le consensus dénonçant systématiquement les méfaits du phénomène. Non, malgré quatre milliards de voyages par an, la planète n'est pas détruite. Les sites fréquentés par les troupes

curieuses ne sont pas nécessairement anéantis. Peut-être même les voyageurs retirent-ils de leurs pérégrinations quelques impressions fécondes, une brève d'idée, un souvenir formateur... Bref, tout ne va pas si mal au royaume des vacances, visites et autres divagations.

Il convient d'abord de ne pas oublier combien l'invention du tourisme est récente. Sans doute a-t-on toujours voyagé. Mais le « grand tour » des gentilshommes anglais – de là vient le terme « tourisme » – n'avait rien à voir avec nos déplacements de masse. Pas seulement pour des raisons quantitatives évidentes, mais aussi parce que le sens de ces pérégrinations était socialement très différent. Le voyage de formation, la lecture aristocratique du grand livre du monde s'inscrivaient dans une vie où l'oisiveté des riches était normale. Ceux qui travaillaient étaient sans vacances ni déplacements vers le plaisir. La naissance du tourisme de masse, les

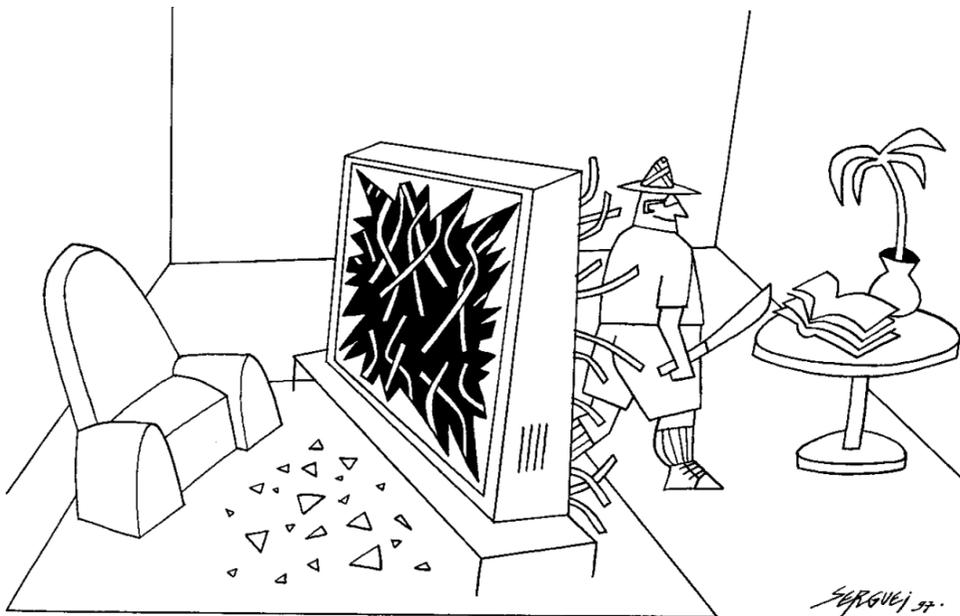
congrés payés, les départs en tandem du 3 août 1936, l'idée même que le travail des pauvres non seulement doit parfois s'interrompre, mais puisse permettre quelque déplacement sans utilité immédiate, effectué juste pour voir l'autre côté de la colline ou de l'océan, tout cela est lié à la généralisation du salariat, à la fin de l'oisiveté des élites, à la démocratisation de la culture. Quand la population des usines et des bureaux a commencé à se répandre dans les sentiers de montagne et sur les bords de mer, sans doute a-t-on vu resurgir une nouvelle forme de la vieille peur des partageux. Ciel ! des prolétaires dans les châteaux, le peuple sous les lambris, des mains calleuses sur les verres de cristal, et sur le sable fin toutes ces chaires fortes... Même pour quelques jours ce fut la fin d'un monde. De cette grande frayeur il reste des traces qui font oublier tous les changements positifs que l'on doit au tourisme, les conséquences bénéfiques de ces mouvements de

foule, la joie fugitive des corps sous le ridicule.

Heureusement, Michel Serres navigue ailleurs. On savait déjà le philosophe écrivain, amoureux des mots, joyeux et grave d'avoir à les faire chanter comme il sied pour penser juste. Avec ces nouvelles, le voilà conteur d'histoires savoureuses, de rencontres insolites, de paysages – physiques ou mentaux – auxquels on ne s'attend pas.

Dans cette belle collection de très brefs récits, on repérera vieux mythes en habits neufs, inventions et souvenirs, fragments d'amitiés, amours anciennes..., mais leur principal point commun est de s'attacher à l'esprit des lieux. Michel Serres met en scène, ici, auprès de Garonne, *sans article*, « l'odeur fade des eaux douces, le froissement des roseaux, la brise humide sur la peau », et là, aux confins du Grand Nord, « les blocs blancs de toutes formes dispersés sur la mer glauque ». A le lire, on se convainc que le tourisme n'a pas tué les vrais voyages du corps et de l'âme, l'événement des rencontres, la force des complexités secrètes entre les humains et les lieux de la terre. Il reste à tous les carrefours des aventures possibles et des émotions nécessaires, pour qui veut se donner simplement la peine de se déplacer.

Peut-être la pensée, aujourd'hui, dépend-elle de ce type de déplacement. Il ne s'agit pas nécessairement d'aller très loin. Un transport organisé n'est pas obligatoirement requis. Un pas de côté suffit, d'une discipline à l'autre, d'un groupe social à son voisin, d'une lumière à une ombre, d'une théorie à une fiction, d'une loi à un exemple, d'un immeuble à une forêt, d'une humeur à son contraire. Finalement, les méfaits du tourisme auront sans doute ce mérite : faire redécouvrir la simple nécessité des mouvements infinis. Allez donc à l'autre bout du pays, transportez-vous sur l'Internet, visionnez tous les documentaires et les clichés, ayez à portée de main l'essentiel, l'accessoire, les guides, les encyclopédies et les phrases à connaître. Et puis, pour voir, faites simplement un geste qui tente d'être vrai.



Les controverses de Quoumrâm

Il y a cinquante ans, les « Manuscrits de la mer Morte » furent découverts, suscitant une vive polémique sur la naissance du christianisme

**QUOUMRÂN
ET LES MANUSCRITS
DE LA MER MORTE**
Un cinquantenaire
Sous la direction
d'Ernest-Marie Laperrouzaz.
Ed. Cerf, 316 p., 220 F.

La terrasse marseoise imprégnée d'odeur de soufre, et les falaises qui surplombent les ruines mystérieuses de Quoumrân, sur le rivage nord-ouest de la mer Morte, ne font pas qu'offrir au visiteur un paysage digne du *Désert des Tartares*. Ce site est, depuis bientôt cinquante ans, le centre d'une polémique internationale dont l'enjeu est ni plus ni moins que les premiers pas du christianisme. Voilà en effet un demi-siècle, en juillet 1947, qu'un groupe de Bédouins de la tribu Ta'amreh vendirent à un cordonnier de Bethléem des manuscrits en hébreu ancien dont ils ignoraient la valeur. Les « manuscrits de la mer Morte » entraient dans l'histoire : on exhuma jusqu'en 1956 des dizaines de milliers de fragments d'environ huit cents textes, datant du II^e siècle avant J.-C. jusqu'à 68 après. Ils sont, aujourd'hui encore, en cours d'édition (en 1991, 80 % du total étaient publiés, à en croire Magen Brochi, l'ancien conservateur du Sanctuaire du Livre où sont entreposés les quelques rouleaux de manuscrits dont Israël est propriétaire).

D'emblée, cette découverte exceptionnelle reculait d'un millénaire la version hébraïque la plus ancienne de l'Ancien Testament dont on disposait jusqu'alors. Au hasard d'un itinéraire complexe, où entre en ligne de compte la situation troublée de la Palestine de 1947, le soin de l'édition des cinq cents textes trouvés dans la quatrième des onze grottes à manuscrits revint à l'Ecole biblique et au Père dominicain Roland de Vaux. L'étrange lenteur du travail a fini par laisser soupçonner à certains la présence dans ces textes d'une véritable « bombe théolo-

gique » que le Vatican se serait ingénié à dissimuler. Ce recueil collectif que le Cerf publie pour célébrer le cinquantenaire de la découverte, non sans déplorer le fait qu'une génération de chercheurs ait été privée de ces précieuses archives, cherche à rétablir l'image de la contribution française et la figure quelque peu malmenée du Père de Vaux en atténuant l'effet de scandale. Il constitue un excellent état des lieux ainsi qu'une photographie des diverses positions plus ou moins proches de l'Ecole biblique, sur les controverses récentes provoquées par l'irruption inopinée de cette portion d'Antiquité dans notre siècle.

INTERPRÉTATION

L'une de ces controverses concerne l'identification même des ruines de Quoumrân et l'attribution des manuscrits. Le professeur Norman Golb, de l'université de Chicago, conteste par exemple, dans un livre en cours de traduction chez Plon (*Who wrote the Dead Sea Scroll ?*), que le site ait été cette espèce de monastère avant la lettre qu'en ont fait ses inventeurs. Pour lui, il s'agit d'une simple forteresse. Faisant observer que les rouleaux ont été retrouvés non à Quoumrân même mais dans les alentours, Golb pense qu'ils ont pour origine première une bibliothèque de Jérusalem, toute proche. Le lien généralement admis avec la secte juive marginale des esséniens (groupe dissident sans doute formé à l'époque des Maccabées, au II^e siècle avant notre ère) serait du coup sujet à caution. Notre « école française » s'inscrit en faux contre cette théorie : oui, Quoumrân était bien une sorte de « couvent » et, oui, c'était bien une communauté d'esséniens qui l'habita, jusqu'à sa conquête par les Romains, en juin 68. Oui, enfin, les manuscrits de la mer Morte sont de provenance essénienne (même si 25 % d'entre eux seulement, selon les estimations d'Emmanuel Tov, l'éditeur en chef des manuscrits, au-

raient été copiés sur place). En février 1996, les ruines de Quoumrân livraient d'ailleurs un *ostrakon*, un éclat de poterie, sur lequel était inscrit le mot hébreu « *Yahad* » (communauté). S'agit-il de la preuve *in situ* de la présence d'un groupe communautaire d'esséniens ? Peut-être. En tout cas, elle révèle le caractère mouvant d'une recherche où les spécialistes ne sont pas encore à même de trancher en faveur de telle ou telle hypothèse.

Tout esséniens qu'ils soit, les habitants de Quoumrân en constituent-ils pour autant ces protochrétiens que d'autres y ont vus (1), assimilant l'énigmatique fondateur de ce courant, un « maître de justice » mis à mort plusieurs décennies avant la naissance de Jésus, à une sorte de Christ (notons que le nom de Jésus ne figure pas dans les manuscrits, pas plus que celui de Jean-Baptiste, dont l'appartenance aux esséniens est ici contestée) ? Emile Puech, de l'Ecole biblique, défend bec et ongles l'unicité et la spécificité du christianisme par rapport aux doctrines esséniennes. S'il cherche à montrer au passage, avec une insolite apreté, qu'on ne lit plus guère, que le supplice de la croix était bien une pratique du judaïsme antique et non des seuls Romains, pour lui, le « maître de justice » périt de mort naturelle, à en croire les textes, à la différence de Jésus. Des esséniens ont, certes, rejoint le christianisme, ce dont témoigneraient certaines allusions de l'*Épître aux Hébreux* à eux destinées, mais, bien plus tard, après la grande révolte juive et la destruction du Temple, en l'an 70 de notre ère par les troupes de Titus. Quoumrân n'attesterait donc pas l'existence de ces « chrétiens avant le Christ »...

N. W.

(1) Sur ce sujet, on consultera le livre du directeur de la *Biblical Archeology Review*, l'Américain Hershel Shanks, *L'Aventure des manuscrits de la mer Morte* (Seuil), et « Le Monde des livres » du 14 avril 1995.

L'aveuglement du conquérant

Ethnologue, Camille Lacoste-Dujardin s'est faite historienne pour relater l'échec de la « pacification » des Kabyles par l'armée française en 1956

**OPÉRATION « OISEAU BLEU »,
DES KABYLES,
DES ETHNOLOGUES
ET LA GUERRE D'ALGÉRIE**
de Camille Lacoste-Dujardin.
Ed. La Découverte, 1997, 308 p.,
175 F.

La guerre d'Algérie, celle qui opposa la France aux Algériens entre 1954 et 1962, n'a pas fini de livrer ses témoignages et ses analyses. Mais, trente-cinq ans après l'indépendance de l'Algérie, un glissement s'opère, des témoins directs aux historiens, des récits sur le vif et des analyses engagées aux travaux plus distancés, plus sereins et probablement plus objectifs. Le livre de Camille Lacoste-Dujardin s'inscrit dans cette deuxième veine sans jamais perdre pour autant de vue la réalité du « terrain ».

Sur l'Algérie en guerre, Camille Lacoste-Dujardin croise très habilement deux regards de nature et d'approche profondément différentes. Ethnologue, elle travaille sur les Kabyles Iflissen depuis le milieu des années 60. C'est ainsi qu'elle a pu recueillir les témoignages des habitants de cette région isolée d'Algérie sur les drames de la guerre, principalement les récits des femmes. Elle a été particulièrement intriguée par une assez mystérieuse opération « Oiseau bleu », laquelle a marqué les esprits plus qu'aucune autre : une tentative de « pacification » menée par l'armée française dès 1956, le ralliement apparent et l'armement de quelques centaines de Kabyles, et, presque aussitôt, l'échec sanglant, la « trahison », les « raliés » rejoignant avec leurs armes les maquis FLN en cours de formation. Pour mieux comprendre, l'auteur s'est faite historienne en reconstituant, d'après les archives de l'armée, disponibles à Vincennes, et à partir de quelques

textes du FLN, la guerre vue cette fois-ci par les combattants, les généraux qui ont eu les responsabilités supérieures, les officiers du 159^e bataillon d'infanterie alpine qui ont tenu le secteur pendant toute la guerre, auquel il faut ajouter les interventions des réserves opérationnelles, notamment des parachutistes dans les grandes occasions.

Le territoire des Iflissen constitue une région très isolée de l'Algérie, en pays berbère, coincée entre la chaîne de Kabylie maritime et la côte, entre Dellys et la forêt d'Adrar, sur un relief très escarpé, couvert de maquis, entaillé de profonds ravins, sans trace de la colonisation, sans véritable route jusqu'en 1955. Les Iflissen, jamais vraiment soumis à l'autorité française, se rebellèrent à plusieurs reprises entre 1844 et 1871. Ils gardèrent longtemps la réputation d'un peuple farouche, replié sur ses villages de crête, rusé et combatif. Jusqu'aux premières années de la conquête, ils détenaient une spécialité qui en faisait les armuriers de la Kabylie : la fabrication artisanale de sabres de combat. Avec cela, démocrates entre eux, solidaires autour de leurs marabouts de Timiline. Comme le montre bien Camille Lacoste-Dujardin, ce sont ces hommes qu'affronte l'armée française, en des circonstances identiques à plusieurs reprises, avec les mêmes succès apparents et les mêmes erreurs, du maréchal Bugeaud au général Challe.

Erreur la plus fondamentale : tient-on un pays lorsqu'on maîtrise le terrain en méprisant ou en écrasant ceux qui y vivent ? Quelques officiers de la conquête et les initiateurs de l'opération « Oiseau bleu » ont bien senti que d'autres cheminements étaient nécessaires. La guerre d'Algérie se partage entre l'action militaire et la « pacification ».

Mais l'échec de l'opération « Oiseau bleu » montre combien la « pacification » reste un leurre lorsque la méconnaissance des hommes est totale et les présupposés idéologiques erronés. Car les promoteurs d'« Oiseau bleu » se trompent sur la « question kabyle », sur la société paysanne face à la colonisation, sur le mouvement profond de l'histoire. Ils se leurrent eux-mêmes en idéalisant un archétype « kabyle » ou « indigène », des « structures traditionnelles » tenues pour immuables. Les Iflissen répondent très concrètement en prenant les armes. Parmi les concepteurs d'« Oiseau bleu », collaborateur actif de l'armée, ancien officier de cavalerie, un ethnologue, Jean Servier. Camille Lacoste-Dujardin oppose ses analyses de terrain aux idéalisations lointaines de Jean Servier.

Et maintenant ? Une route goudronnée permet de monter chez les Iflissen. Les belles maisons des émigrés se dressent auprès des villages. On ne fabrique plus de sabres depuis longtemps et l'agriculture se réduit à presque rien. Une nouvelle guerre ensanglante l'Algérie. Aux élections municipales de 1992, les Iflissen ont totalement rejeté les partis islamistes. Et maintenant ?

Armand Frémont

Maurice ROCHE
lit M.B. Kacem (l'Antéforme)

Mehdi Belhaj KACEM
lit M. Roche (COMPACT)

à la hune
le 5 juin à partir de 18h30
170, bd St-Germain 75006
Tél. : 01.45.48.35.85

Pascal et sa religion inhumaine

Parmi les nombreux ouvrages consacrés à Pascal et au jansénisme, celui du philosophe Leszek Kolakowski tranche : pour lui, c'étaient les jésuites, et non Port-Royal qui allaient dans le sens de l'Histoire

DIEU NE NOUS DOIT RIEN (God owes us nothing)
Brève remarque sur la religion de Pascal et l'esprit du jansénisme
de Leszek Kolakowski.
Traduit de l'anglais par Marie-Anne Lescouret, Albin Michel, 304 p., 150 F.

PASCAL ET PORT-ROYAL
De Louis Marin.
PUF, coll. « La bibliothèque du Collège international de philosophie », 424 p., 148 F.

Ceux pour qui le nom et l'œuvre de Pascal n'évoquent tout au plus que des souvenirs scolaires auront de quoi être surpris par l'un des ouvrages consacrés à l'auteur des *Provinciales* ainsi qu'au petit « parti » auquel celui-ci appartenait corps et âme : les jansénistes. Surpris, parce que, en dépit des abîmes qui nous séparent d'une époque aux problématiques essentiellement religieuses, Pascal est demeuré dans la mémoire collective comme une sorte d'archétype de la culture d'opposition, un « intellectuel » avant la lettre, connu surtout pour les sarcasmes dont il a accablé les essais de jésuites bourdonnant autour de l'absolutisme français naissant. La critique des « grands d'établissement », l'humiliation que les *Pensées* prétendent sans cesse infliger à la raison, l'expulsion *manu militari* des religieuses de Port-Royal – tout cela n'avait-il pas fini par faire de Pascal et des jansénistes, malgré l'approbation bryuante par ces derniers de la révocation de l'Édit de Nantes, autant de prototypes de l'« homme révolté » ?

Pour ce contestataire d'une orthodoxie de notre siècle qu'est le philosophe d'origine polonaise Leszek Kolakowski, ancien communiste exclu du parti en 1968, auteur de *Chrétiens sans Eglise* et d'une

monumentale *Histoire du marxisme* (Fayard, 1987), cette image repose sur un malentendu. Sa « brève remarque » brise la gangue de révérence qui entoure, aujourd'hui encore, la figure de Pascal, pour dégager le caractère profondément réactionnaire voire inhumain qui imprégnerait, selon lui, l'« idéologie » janséniste. Ce qu'on retrouve, chez Pascal comme chez les disciples de l'abbé de Saint-Cyran, ce sont tous les ingrédients d'une forme sectaire de religiosité dont les modernes avatars ont pour nom fondamentalisme, ou « bolcheviks ».

La virulence avec laquelle Leszek Kolakowski prend ainsi à rebrousse-poil un préjugé favorable acquis de longue date à Port-Royal rend particulièrement excitante intellectuellement la lecture d'un ouvrage pourtant consacré de part en part à la théologie du Grand Siècle. La théologie augustinienne, que professent les jansénistes, considère l'univers d'après la chute comme un monde de profonde corruption (héritage du gnosticisme manichéen par ailleurs passionnément combattu par saint Augustin lui-même). Livré à la seule justice divine, le sort de l'homme devrait être, en toute logique, la damnation pure et simple. Cependant, Dieu, dans son « amour », aurait prédestiné au salut un nombre d'élus, nécessairement restreint. Ce salut, nos mérites ne sauraient nous le garantir. Pour la théologie augustinienne, la souveraineté de Dieu ne saurait être contrainte par quoi que ce soit, fût-ce par la reconnaissance de nos bonnes œuvres. Et voilà pourquoi il « ne nous doit rien ». Aucune théurgie, aucune union mystique ni prière, pas plus que l'observance des rites ni de la Loi ne sauraient nous assurer ne fût-ce qu'une trappe vers le purgatoire.

Mais, tout incertain qu'il soit, le salut ne s'entend pas non plus pour les jansénistes hors de l'Eglise.



Estampe satirique sur la Bulle Unigenitus et la lutte entre jansénistes et jésuites (XVIIe siècle)

Damnés, les païens vertueux ! Voués à l'enfer, les nouveau-nés qui ont eu le malheur de mourir avant le baptême ! Par une faveur aussi étrange qu'imméritée, note Kolakowski, tous les commentateurs du jansénisme et de Pascal, de Sainte-Beuve à Gilson, se sont employés à atténuer la dureté et la cruauté de la doctrine de la prédestination, et c'est bien cette dimension-là que Leszek Kolakowski entend rétablir.

Que valait, pour une Eglise romaine engagée dans une lutte à mort contre la Réforme, cette théologie de combat héritée d'Augustin ? Face à l'irruption de la critique biblique (avec les travaux de l'éminent Richard Simon), face à l'émer-

gence de la vie de cour, face au développement de la curiosité et de la culture scientifique, bref dès lors qu'il s'agissait pour le catholicisme de se préparer au tournant des Lumières puis de la modernité, la souplesse des jésuites s'imposait et non l'élitisme intransigeant et passésiste des « Messieurs » de Port-Royal. Seule la prise en compte d'une once de liberté humaine était en mesure de réenraciner le catholicisme dans un monde désormais bien différent de celui de l'Eglise primitive.

Un monde où le sujet humain allait prendre la première place. Et c'est à raison, estime Kolakowski que l'Eglise a pris des distances de plus en plus sensibles avec le plus

célèbre de ses Pères, sous couvert de condamner le jansénisme. La « religion triste de Pascal » n'allait pas dans le sens de l'Histoire. Kolakowski concède néanmoins que l'idée du salut par les œuvres n'a pas non plus manqué d'engendrer ses « monstres » à elle : une propension à l'utopie, le projet de régénération par la contrainte, matrices de bien des catastrophes de notre temps.

Loin de marquer les archaïsmes du jansénisme, les articles écrits depuis le milieu des années 70 par Louis Marin (1931-1992) et rassemblés en un recueil, *Pascal et Port-Royal*, cherchent plutôt à en faire ressortir certaines fulgurances annonciatrices. Force est de constater

cependant que la théorie de la disparition de l'auteur derrière le dispositif du texte fragmenté des *Pensées*, l'idée d'une écriture sans sujet, ne constitue plus la problématique « révolutionnaire » qu'elle était encore en 1977. Le *Pascal* de Louis Marin, surtout dans les travaux les plus anciens, paraît pris dans les rîtes de l'approche structuraliste, que ce soit au travers de l'analyse, il est vrai pénétrante, de la peinture de Philippe de Champaigne, de l'étude de la *Logique de Port-Royal* (1662-1683) « qui résume toute une histoire de la sémiotique en Occident », ou du *Traité de la comédie* de Pierre Nicole, publié en 1667.

On retrouve dans ces articles, parfois publiés aux Etats-Unis et traduits de l'anglais, les principaux foyers de la réflexion de Louis Marin sur l'image, le texte et le portrait. Au centre de l'ouvrage : une collection de travaux compose autour de commentaires d'œuvres jansénistes et pascaliennes parfois méconnues une véritable « critique de la représentation ». On y trouve par exemple une analyse de 1987 du « corps-de-pouvoir » qui fait écho au livre célèbre d'Ernst Kantorowicz, *Les Deux Corps du roi*, lequel devait être traduit chez Gallimard (1989), deux ans plus tard. Louis Marin repère dans la pensée théologico-politique janséniste une rupture majeure avec les conceptions médiévales de la monarchie. Là encore, on constate à quel point, autour de ce groupe limité de savants et de prêtres s'est joué un moment essentiel de l'histoire occidentale. Voilà pourquoi ils la fascinent encore.

Nicolas Weill

★ Les Editions de Minuit publient un texte de Louis Marin, *L'Entretien* (94 p., 69 F). Le numéro 1 (mars 1997) de la *Revue internationale de philosophie* est consacré entièrement à « Pascal philosophe » (textes réunis par André Comte-Sponville).

I v r a i s o n s

● **FREUD AVANT FREUD, La préhistoire de la psychanalyse** d'Ola Andersson

A l'heure où la genèse de la psychanalyse suscite aux Etats-Unis des débats passionnés et parfois violents, on redécouvrira avec intérêt le travail d'un pionnier méconnu de l'histoire de la théorie freudienne : le psychanalyste suédois Ola Andersson. Son étude sur les relations de Freud avec Charcot et, plus encore, son analyse du cas Emmy v. N. (voir les *Etudes sur l'hystérie*) constituent un prototype de révision historiographique, à une époque où, pourtant, les archives étaient hermétiquement closes. Ola Andersson correspondit de 1963 à 1976 avec Henri Ellenberger, dont l'*Histoire de la découverte de l'inconscient* de 1970 – rééditée en 1994 chez Fayard – allait bouleverser une histoire de la naissance de la psychanalyse qui demeurait jusque-là ou obscure ou hagiographique (traduit de l'anglais par Sylvette Gleize, avec une préface d'Elisabeth Roudinesco et Per Magnus Johansson, éd. Synthélabo, coll. Les empêcheurs de penser en rond, 316 p., 130 F).

N. W.

● **LA FIN D'UNE VOYANTE**, de Gaëtan Gatian de Clérambault
Chef-d'œuvre clinique, ce petit texte de 1920 est la description du cas d'une voyante qui se croyait inspirée par l'ange Gabriel et dont les prédictions fascinèrent toute la société française de la Belle Epoque. Internée en 1920 à l'âge de 48 ans, elle termina sa vie dans le délire et sous le regard redoutable d'un des grands patrons de la psychiatrie française, Gaëtan Gatian de Clérambault, le maître de Jacques Lacan et d'Henri Ey, célèbre pour sa description de l'érotomanie et des folies de l'amour fou (Ed. Synthélabo, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 57 p., 30 F).

E. Ro.

● **LES NOMS DU PÈRE CHEZ JACQUES LACAN. Ponctuations et problématiques**, d'Erik Porge

Le « Nom-du-Père » est un concept élaboré par Lacan à partir de son expérience personnelle de la paternité et d'une réflexion sur le déclin de la fonction paternelle au XX^e siècle et dans la psychanalyse. Psychanalyste et auteur d'un beau livre sur les relations de Freud et de Wilhelm Fliess (*Vol d'idées*, Denoël, 1994), Erik Porge propose ici une étude intéressante des variations du terme dans l'œuvre de Lacan (éd. Erès, 218 p., 150 F).

E. Ro.

● **CONTRETEMPS**

La deuxième livraison de la revue *Contretemps*, créée par René Major et Chantal Talagrand avec la participation d'écrivains et de peintres, consacre un numéro double au thème du voile. On trouvera notamment, outre des contributions de François Rouan, Vladimir Velickovic ou Valerio Adami, un superbe texte de Jacques Derrida en forme d'hommage à Hélène Cixous et un article de Claude Gandelman, « Exécutions de Baubo », qui convie le lecteur à une digression originale sur des prisonnières fusillées durant la deuxième guerre mondiale. Semblables à ces statuettes « baubo », qui avaient la particularité de représenter (comme le fameux tableau de Magritte) à la fois un visage et un corps, ces femmes relevaient brusquement leurs jupes avant de tomber sous les balles, exhibant ainsi, en signe de défi face à leurs bourreaux, un corps nu à la place d'un visage voilé. Signalons également le dernier numéro (n° 7) de la revue *l'Inactuel*, dirigée par Marie Moscovici. Ce cahier est placé sous le signe de « crises, fêlures, ruptures » (Calmann-Lévy).

E. Ro.

● **CE TEMPS QUI NE PASSE PAS suivi du « Compartiment de chemin de fer »** de J.-B. Pontalis.
Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 202 p., 90 F.

Coauteur avec Jean Laplanche du remarquable *Vocabulaire de la psychanalyse* (PUF, 1967) et excellent traducteur des textes de Freud, Jean-Bertrand Pontalis a toujours affirmé qu'il n'aimait guère les « gros pavés » et qu'il préférerait aux systèmes de pensée les œuvres vives et intimistes, ou encore les « tracés », comme l'indique la série dans laquelle paraît son dernier recueil d'articles, *Ce temps qui ne passe pas*.

Ce petit livre est une réflexion sceptique et passionnée sur la notion de temps en psychanalyse. Partant de l'affirmation de Freud selon laquelle l'inconscient ignore le temps, Pontalis examine tous les aspects de la temporalité au sens freudien : celle d'« un temps qui ne passe pas », d'un temps « autre », ou d'un « autre » temps, fonctionnant à l'envers des horloges et des calendriers.

A ce temps-là, spécifique de l'inconscient, Pontalis donne le nom de « cinquième saison » en se référant à un terme avancé par l'écrivain Pascal Quignard (*Albusius*, POL, 1990). L'épreuve de la psychanalyse serait la rencontre avec ce temps étranger à nous-mêmes, avec ce temps figé où le patient, confronté au déroulement de la cure et au déploiement d'une relation transférentielle, est visité par ses rêves et ses réminiscences. Rien ne bouge, ou plutôt rien ne semble bouger, et pourtant quelque chose s'inscrit et avance dans l'histoire du sujet, à coups de remémoration et de répétition.

Au fil d'une écriture subtile et élégante, Pontalis passe du temps

de la cure à celui de la situation de la psychanalyse dans le siècle. On relit donc avec bonheur les articles qui ont servi de préface à deux grands textes de Freud : *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique* (1910) et *Sur la psychanalyse. Cinq conférences* (1914). L'auteur y exprime sa conception de la communauté freudienne qui ne peut, selon lui, exister vraiment que si elle renonce à toute forme d'élection d'un maître ou d'un tyran, que si elle rejette l'idée d'une autorité à même de désigner les bons et les mauvais : orthodoxes ou charlatans, fidèles ou dissidents, etc.

La seule façon à ses yeux d'éviter cette situation, c'est d'accepter qu'une théorie ne soit rien d'autre qu'une sorte d'embarcation traversant le temps avec pour devise le mode optatif : « Que vogue la galère ». On aurait envie d'opposer à l'auteur que le risque serait alors la dissolution même de toute théorie au profit de l'exercice de style. Mais on est pris par le charme d'une narration qui joue sans cesse à raconter les choses les plus sérieuses de la manière la plus légère.

L'ouvrage s'achève d'ailleurs sur un bel exercice littéraire où le temps de la séance et de la cure est mis en perspective avec l'espace aujourd'hui démodé du compartiment de chemin de fer. Lieu de passage et de voyage, lieu de rêve, d'échange et de transfert, ce huis-clos éphémère a été célébré par les plus grands écrivains, de Jules Verne à Dostoïevski, de Maupassant à Proust. En se servant de leurs textes, Pontalis engage le lecteur à suivre les rails d'un centon composé d'extraits

★ A noter la parution de la deuxième livraison d'une nouvelle revue, *Le Fait de l'Analyse*, consacrée au « moi », avec notamment des articles de Jean Clair et Alain Boureau (diffusé par Autrement).

Train de rêves

Partant de l'affirmation freudienne que l'inconscient ignore le temps, J.-B. Pontalis examine tous les aspects de cette notion à rebours de notre temporalité

de romans et de nouvelles. Le compartiment de chemin de fer devient ainsi l'ancêtre de la situation analytique : « Ce compartiment où l'on entre et d'où l'on sort modifié après un temps, en s'assurant qu'on n'y a pas laissé sa valise,

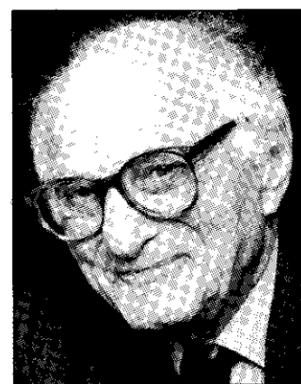
où, tout au long du parcours, (...) il peut à chaque instant arriver quelque un ou quelque chose, où, même quand on s'y croit seul, il y a de l'autre. »

Elisabeth Roudinesco

MAURICE RHEIMS
de l'Académie française

UNE MÉMOIRE VAGABONDE

La préhistoire que nous vivons



GALLIMARD

ECONOMIE

● *par Philippe Simonnot*

Visions d’un libéral anticapitaliste

LE « RETOUR DE TERRE » DE DJID ANDREW

Critique de la raison capitaliste

de Jean-François Kahn.

Fayard, 576 p., 150 F

Comment faire un livre avec une idée d’éditorial ? Réponse : écrire un ouvrage énorme, pour ne pas dire hénauorme. Cela demande du souffle. Un style enflé qui emplit les pages comme son lit, un fleuve en crue. Et aussi, peut-être le plus important, ce que l’on pourrait appeler la méthode du manège. Le souffle est ce qui manque le moins à Jean-François Kahn. Des phrases kilométriques avec des imparfaits du subjonctif à chaque borne, il sait faire. Quant à la méthode il l’utilise avec une maestria digne d’éloge. A la soixantième page, les chevaux ont déjà tous défilé, qui ont nom Précarité, Inégalité, Financiarisation, Concentration. Qu’à cela ne tienne. Tournez, manège ! Et l’on est reparti pour une autre soixantaine de pages. Mais ne vous attendez pas qu’à la page 120 la messe sera entièrement dite.

L’idée, elle, est le genre de paradoxe qu’affectionne l’auteur. Le capitalisme est l’envers du libéralisme. Une espèce de dictature totalitaire. Son triomphe sur le communisme lui a permis de révéler sa vraie, sa monstrueuse nature. Il est devenu le « pancapitalisme », c’est-à-dire le capitalisme sans rivages, sans butoirs, sans garde-fous. Du coup, comme le dit le titre d’un chapitre, « il apparaît évident que le marché capitaliste assassine inéluctablement le marché libéral », ou encore que les progrès du capitalisme « s’affirment » sur les ruines du libéralisme.

Evident pour qui ? Pour le double de l’auteur, un certain Djid Andrew. On aura reconnu l’anagramme. Mais si ce n’était le cas, il est rappelé en quatrième de couverture qu’en 1936, André Gide, « alors en pleine gloire littéraire », s’était rendu en Union soviétique pour témoigner des bienfaits du communisme, qu’alors il vénérait. « Une fois sur place, il avait été envahi par un immense désarroi », précise-t-on. De là était issu son fameux *Retour de l’URSS*, « terrible réquisitoire contre le socialisme réel [que] ses amis communistes ne devaient jamais (...) lui pardonner ».

Djid Andrew, lui, vient de Saturne, où des sociaux-démocrates autrichiens, fuyant le nazisme, ont construit une société fondée sur l’économie mixte. Djid, compagnon de route du parti libéral d’opposition, est envoyé en 1996 sur une Terre « entièrement acquise à la logique capitaliste », pour témoigner des bienfaits de l’économie libérale. Son constat n’est pas moins accablant que celui de Gide chez Staline, soixante ans plus tôt.

Le parallèle entre stalinisme et capitalisme est poussé jusqu’au niveau de la pensée. Comme autrefois la patrie du socialisme, voici notre malheureuse planète saisie d’une pensée unique, « définie par une “classe mondiale” assez concentrée pour être en mesure de réguler (ce mode de pensée) et assez homogène pour s’arroger le droit de le purger de ses déviances ». Selon Djid qui partage les obsessions bien connues de Kahn, « il était significatif (...) que l’évidence d’un pur et simple retournement du projet communiste ne suscitât pas plus d’étonnement ». « Comment, demande-t-il, pouvait-on en être arrivé à évoquer sans frémir, ou sans rougir de confusion, un pouvoir de “classe” chargé de veiller à l’orthodoxie d’une pensée unique universelle ? ». Or cette surveillance va très loin dans les détails puisque, par exemple, dans un journal comme *Le Monde* on peut parler « sans suffoquer » de « dégorgement de liquidités » pour rendre compte de la hausse du CAC 40, car, explique l’auteur, « il n’était apparemment plus “convenable” de parler de spéculation ».

Mu par la « pancompétitivité » (sic), le « pancapitalisme » règne aussi sur l’édition. « La carrière d’un livre, remarque Djid, dépendait, en définitive, moins de la réaction spontanée de ses lecteurs-consommateurs que de l’idée préconçue que le capital se faisait de son degré d’adaptation et d’adéquation au lectorat potentiel » Question : le présent livre a-t-il pu échapper, et par quel miracle, à la moulinette pancapitalistique ? On aurait bien aimé que l’auteur nous éclaircisse sur ce point essentiel à sa démonstration.

A son retour sur Saturne, Djid dira-t-il la vérité au risque de « désespérer Courlanbi », quartier de la capitale saturnienne dévolu aux classes moyennes aisées [Rassurons le lecteur, les anagrammes s’ar-rêtent là, mais annonçons tout de même une Tigrène, qui est, sur Saturne, l’équivalent de la Lyonnaise des eaux] ? Dira-t-il ? Dira-t-il pas ? La question est posée au début de presque chaque chapitre. Le suspense, insoutenable, n’est levé qu’à la 567^e page.

Djid est un « auteur habile et prolifique », un « fameux romancier », « dont la modeste intellectuelle n’était pas la qualité dominante ». On saura gré à Jean-François Kahn de cette pointe d’autocritique, si c’en est bien une. Djid n’est certes pas un économiste, mais c’est plutôt un avantage pour le succès de cet ouvrage, car il est bien connu, du moins en France, que les économistes sont les moins capables d’écrire des livres d’économie. La culture de Djid est presque entièrement journalistique. Beaucoup des témoignages qu’il rapporte sont tirés de reportages parus dans les journaux. Ce « décrypteur de textes » a beaucoup lu les livres précédents de Kahn, qu’il cite par paragraphes entiers...

Ainsi armé, il se découvre « théoricien » et remet en cause la nature de la Grande Crise de 1929. Ce serait, selon lui, non point une crise de surproduction, mais une crise de sous-consommation. Ah ! que voilà une grande découverte.

Ainsi prétend-il aller à l’encontre de l’enseignement économique qu’il a reçu. On lui accordera qu’il était sans doute bien misérable. Si misérable que des flottements d’un vocabulaire qui évoque à longueur de pages des « avantages » tantôt « compétitifs », tantôt « comparatifs », parfois dans le même paragraphe, on tire l’impression pénible que Djid – sinon Kahn – n’a pas bien compris la théorie ricardienne du commerce international – laquelle est pourtant, aujourd’hui, à la portée d’un élève du bachot, du moins sur la planète Terre.

Autre surprise : au cours de son périple terrien, notre Saturnien n’a rencontré ni Europe ni Euro. Et l’on ne saura donc pas si, dans son esprit, la réalité européenne obéit à la logique pancapitaliste, ou à celle de l’économie mixte et humaniste que, pour finir, ce « libéral » appelle à refonder contre l’affreuse, la terrifiante, la totalitaire « barbarie capitaliste ».

PASSAGE EN REVUE

● « La Nouvelle Revue française »

Paroles de cinéastes : trois jeunes auteurs français se partagent ce mois-ci les honneurs de la NRF. Rejetant l’héritage du « cinéma sérieux à la française », Arnaud Desplechin y explique que « les metteurs en scène sont des escrocs, des imposteurs », et affiche une hantise de « l’impiété ».

Cédric Klapisch se méfie lui aussi de la tradition intimiste du cinéma français et explique que « la politique c’est de savoir, quand quel-qu’un perd son chat, si son voisin va l’aider ». Olivier Assayas, qui travaille à l’adaptation de *Destinées sentimentales* de Jacques Chardonne, commente ses fascinations pour Mauriac, Debord et confesse avoir « une idée bergmanienne du cinéma, faite de compréhension de l’autre, où la femme et les sentiments jouent un rôle central et l’écriture un rôle clé » (mai 1997, n^o 532, 128 p., 62 F).
J. L. D

INTERNATIONAL

● *par Daniel Vernet*

UN MONDE D’INGÉRENCES

de Philippe Moreau-Defarges.
Ed. Presses de Sciences Po, 128 p., 75 F.

Fidèle à sa vocation d’éducation civique, la « Bibliothèque du citoyen » fait le point sur un des sujets les plus à la mode dans les relations internationales : le droit d’ingérence que certains de ses promoteurs ont voulu transformer en devoir d’ingérence. Avec ce petit livre de Philippe Moreau-Defarges, elle le fait sans céder à l’atmosphère ambiante qui présente l’ingérence « comme la solution au malheur du monde ». Peut-être l’auteur, conseiller des affaires étrangères (et professeur à l’Institut d’études politiques de Paris) a-t-il naturellement tendance à se méfier de ces *french doctors* qui ont bousculé le droit international et secoué la torpeur des chancelleries, enclines à s’abriter derrière la sacro-sainte règle de la non-ingérence dans les affaires intérieures d’un Etat souverain pour éviter de se salir les mains, au risque de laisser périr des dizaines, voire des centaines de milliers, d’êtres humains. Il ne faut pas aller chercher les exemples bien loin, dans l’espace et dans le temps.

Pourtant l’entreprise d’explication, donc de démystification, de Philippe Moreau-Defarges est salutaire parce qu’elle montre les limites et les risques de l’humanitaire érigé en principe. « Le rêve toujours renaissant de remplacer la politique par la morale » n’a pas la pureté que ses défenseurs lui reconnaissent. D’abord l’ingérence a toujours existé ; elle commence dès que deux individus ou deux groupes ont une influence l’un sur l’autre. Dans les relations internationales, la reconnaissance d’un Etat par un

POLITIQUE

● *par Gérard Courtois*

LES BONNES FRÉQUENTATIONS

de Sophie Coignard et Marie-Thérèse Guichard.

Grasset, 384 p., 135 F.

Il est trop tard pour recommander aux candidats battus aux élections législatives de lire l’enquête de Sophie Coignard et Marie-Thérèse Guichard sur « *l’histoire secrète des réseaux d’influence* ». Rien n’est moins sûr, mais ils auraient peut-être trouvé dans cette « géographie souterraine » de la France quelque gisement inexploité, un filon inexplo-ré, une réserve oubliée de voix qui aurait pu assurer leur salut. Telle est, en effet, l’ambition de nos deux concœurs du *Point* : partir à la découverte des coulisses de la société française, de ces arrière-cours, de ces dîners en ville, de ces alcôves mêmes où, assurent-elles, se préparent plus sûrement décisions et carrières que dans les institutions ayant pignon sur rue et les circuits officiels du pouvoir.

Le voyage au pays des « bonnes fréquentations » est, selon les cas, édifiant ou amusant. Car pour arriver, s’entraider, se fréquenter, s’enrichir, conspîrer, se protéger, voire devenir président de la République, le « *Kama-sutra de la réussite* » est inépuisable. Ainsi, et c’est un sport très parisien, les « forçats de la mondani-té » sont lancés dans une sorte de ronde infernale où la vicomtesse de Ribes et Colette de Margerie semblent jouer le rôle de papesses ; l’une reçoit chez elle, en petit comité, et compte volontiers à sa table Bernadette Chirac, l’autre a trouvé plus commode de convier ses hôtes à l’hôtel Crillon, que dirige son fils.

On peut également, si l’on franchit l’obstacle d’un *numerus clausus* implacable, devenir

SOCIETE

● *par Robert Solé*

LE GRAND REMUE-MÉNAGE

d’Evelyne Sullerot.

Fayard, 286 p., 120 F.

Encore un livre sur la famille. Et un Sullerot, qui plus est ! Cette sociologue reconnue n’avait-elle pas déjà tout dit, et clairement dit, dans plusieurs ouvrages ? Il faut croire que non : cet essai panoramique réussit à nous étonner, nous provoquer, peut-être même à bousculer nos postulats. Au-delà d’une brillante synthèse sur le demi-siècle écoulé, c’est un regard engagé sur cette étrange aventure, qui a vu successivement la famille française portée au pinacle puis attaquée de toutes parts et, en fin de compte, se démailler si-non impluser.

Notons d’abord que le baby-boom n’a pas commencé à la Libération, mais en pleine deuxième guerre mondiale. Oui, en pleine pénurie, dans une période marquée par la peur, les pères prisonniers et la famille-refuge autour de la mère au foyer. Emerge comme « une protestation de vie » : des jeunes gens amoureux prennent des engagements personnels, seuls capables à leurs yeux de transcender les événements. Finis les longues fiançailles, les trousseaux, les prudents contrats devant notaire. Une nouvelle génération se lance dans l’existence, sans filet, car elle n’a rien à perdre. Et s’ouvrent alors les « vingt glorieuses » de la famille.

Le baby-boom n’est pas particulier à la France, mais il y prend plus d’ampleur en raison d’une politique ambitieuse, approuvée par tous les partis politiques. Dans les dix années qui suivent la guerre, le natalisme et les valeurs de la famille n’ont d’ennemi ni à gauche ni à droite. Les prestations familiales vont représenter jusqu’à 45 % du budget de la nation ! Seule ombre au tableau : les jeunes mères exerçant une activité

L’humanitaire et le politique

autre est la première forme d’ingérence, la guerre la forme la plus brutale. Ce n’est évidemment pas de cette ingérence-là que parlent les concepteurs du droit (devoir) d’ingérence. Sous ce vocable, ils entendent les actions d’un Etat, d’une organisation non-gouvernementale ou de la communauté internationale pour venir en aide à des victimes.

Toutefois, même dans cette acception humanitaire, le droit d’ingérence soulève des difficultés qu’on ne saurait ignorer ou sous-estimer si l’on ne veut pas que les bonnes intentions se retournent contre leurs auteurs et contre leurs destinataires. Philippe Moreau-Defarge n’a pas de mal à aligner les exemples qui ont mal tourné. La Somalie, où les luttes de clans n’ont pas cessé après le départ des troupes internationales et où un Etat (en l’occurrence les Etats-Unis) s’est engagé dans une action humanitaire sans avoir d’objectifs politiques. La Yougoslavie, puis la Bosnie, où l’humanitaire a longtemps servi d’alibi à la non-ingérence du politique et où le militaire a été l’otage de l’humanitaire (sans que les organisations humanitaires en soient responsables). L’opération « Turquoise », en 1994 au Rwanda, qui a pansé quelques plaies en laissant le problème intact...

L’auteur soutient, à juste titre, que l’imbrication entre le politique et l’humanitaire est trop profonde, complexe, explosive même, pour ne pas piéger les bons sentiments. Les *french doctors* ont beaucoup critiqué la Croix-Rouge pour avoir fait du respect et de l’accord des Etats un principe de son action. Mais ils ne peuvent faire l’impasse sur les conditions politiques de leurs interventions, les règles du jeu à respecter, les arrière-pensées des Etats qui les soutiennent, l’hostilité de ceux qui les rejettent, les interac-

Le Kama-sutra de la réussite

membre du Club des Cent où se retrouvent les fins gourmets de la politique, des affaires ou de la haute fonction publique. De nombreux cé-nacles moins sélects permettent aux plus jeunes ou aux moins huppés de se faire les dents. La vénérie aussi peut ouvrir bien des portes. Tous ceux qui ont été intronisés au club des « Mets-toi à l’aise », animé pendant de longues années par le comte de Beaumont, patron de la banque Rivaud, le savent bien. Mais tout autant les amis, aujourd’hui oublioux, que l’ancien conseiller général des Hauts-de-Seine, Didier Schuller, accueillait dans l’immense domaine giboyeux de la chasse Saint-Hubert, près de Saverne.

D’autres confréries se sont constituées « autour de la marginalité partagée » qui soude, par exemple, les réseaux homosexuels où Pierre Bergé, assurent les auteurs, jouit depuis longtemps d’une « réputation de généreux entremetteur ». Ailleurs, c’est entre « pays » que l’on se prête main-forte. Les ramifications sont infinies, de la filière limonadière des Alsaciens à la « bistrocratie » aveyronnaise, des commissionnaires de l’hôtel des ventes de Drouot – tous savoyards depuis plus d’un siècle – au très discret Club des Trente qui associe quelques industriels bretons de choc, comme Michel-Edouard Leclerc et Vincent Bolloré, des Corses aux Corrèziens qui ont trouvé comme une seconde patrie à l’Hotel de Ville de Paris.

La visite guidée continue. On y croise, inévitablement, ce « tout petit monde » des inspecteurs des finances, caste supérieure qui règne toujours sur « une incroyable brochette de hauts postes, en dépit de l’incompétence manifeste d’une partie du corps » dont le désastre du Crédit lyonnais n’est que l’exemple le plus specta-

La famille démaillée

professionnelle font parfois des semaines de 80 heures...

La décennie suivante (1955-1965) est d’ailleurs celle des grands problèmes féminins. La contraception s’impose. Ce ne sont plus les hommes mais les femmes qui vont « prendre des précautions ». Cette révolution, gagnée de haute lutte, aura des conséquences immenses, que n’avaient pas prévues les promotrices du Planning familial. « Nous ne songions pas le moins du monde à ouvrir la boîte de Pandora de la liberté sexuelle sans frein pour les femmes », affirme Evelyne Sullerot, qui a été l’une des pionnières de ce mouvement.

C’est ensuite la « grande cassure » (1965-1975). La famille nombreuse a mauvaise réputation. Les enfants du baby-boom, atteignant l’âge adulte, prennent de plus en plus de liberté avec l’institution. Adieu, promenade du dimanche et visite aux grands-parents. Chacun a ses activités. On ne tricote plus les pull-overs, tout s’achète à l’extérieur. La famille, qui était une unité de consommation, semble composée de consommateurs concurrents. Certains la font même éclater, dans la foulée de mai 68, en créant des « communautés ».

La législation, en retard sur les mœurs, se rattrape à grande vitesse : réforme des régimes matrimoniaux (1965), réforme de l’adoption (1966), loi sur la contraception (1967), sur l’autorité parentale (1970), sur la filiation (1972), nouvelle loi sur le divorce et légalisation de l’avortement (1975). On ne cherche plus à encourager la natalité mais à combattre les inégalités. C’est « une politique de plus en plus sociale et de moins en moins familiale », constate Evelyne Sullerot.

A partir de là, tout commence à vaciller. Le nombre des mariages plonge, celui des divorces se multiplie. Les mots hésitent pour désigner la situation des nouveaux couples : cohabitation,

tions entre institutions étatiques et mouvement de guérilla, etc. « Il n’y a pas d’ingérence "pure" », conclut Philippe Moreau-Defarges. La France a été bien seule lorsqu’elle a lancé l’opé-ration « Turquoise » ; elle a été encore plus isolée quand elle a demandé à la communauté internationale d’intervenir dans la région des Grands Lacs pour sauver les réfugiés. Mais comment pourrait-on oublier que « la France [est] toujours anxieuse d’être le porte-parole de l’humanité et [est] inquiète de perdre le contrôle de son pré carré africain ? »

La « bonne » ingérence, « à la fois pleinement efficace et pleinement légitime », ne peut-elle alors qu’avoir lieu sous la houlette de organisations internationales, et d’abord de l’ONU ? Depuis la fin de la guerre froide, les Nations unies ont rempli une fonction de légitimation des opérations de maintien ou de rétablissement de la paix entreprises par des Etats, des coalitions d’Etats ou des organisations régionales. Mais elle n’est jamais que l’expression des Etats qui la composent, comme le remarquait pour le regretter son ancien secrétaire général, Boutros Ghali, et notamment des plus puissants d’entre eux, membres permanents du Conseil de sécurité.

L’institution qui a la mieux réussi dans l’organisation de l’ingérence est l’Europe, parce que, explique Philippe Moreau-Defarges, le gardien de cette communauté « n’est ni une puissance, ni un concert de puissance mais un dispositif juridique (...) la “supériorité” de l’ingérant n’est plus une suprématie mais la manifestation d’un intérêt général en gestation... ». Vouloir transposer cette expérience à la planète ne serait possible qu’avec un Etat mondial. Le droit d’ingérence mènerait directement à la société redoutée par George Orwell.

Les obédiences maçonniques ne sont pas moins attendues, dès lors qu’il est question de réseaux d’influence. La loge Victor-Schoelcher, qui regroupait la plupart des faux-facturiers politiques de France et de Navarre, a défrayé la chronique. Beaucoup plus discrète, mais non moins propice « aux tractations et arrangements occultes », est l’implantation des « frères » dans le réseau des tribunaux de commerce.

Anciens résistants ou anciens « collabos », anciens militants gauchistes ou d’extrême droite, nouveaux croisés du droit à la vie et des mouvances intégristes, « bande à Bébéar » (le tout-puissant patron d’Axa) ou patriarcat d’Ambroise Roux, inamovible parrain de l’Association française des entreprises privées, l’entrelacs des amitiés, des intérêts et des carrières est sans fin.

C’est pourquoi, à la longue, le marathon où nous entraînent Sophie Coignard et Marie-Thérèse Guichard est vaguement épuisant et un brin gênant. Comme si, à force de tisser la toile des réseaux en tous genres, elles avaient fini par nous y enfermer, et elles avec. Au risque d’en faire « le véritable organigramme de la France, celui que l’on ne rend jamais public, mais qui explique mieux que les discours et documents officiels nombre de décisions ». Au risque de ramener la politique, les affaires, voire les débats d’idées à de simples systèmes de fidélités occultes qu’il suffirait de dévoiler pour comprendre le fin mot de l’histoire. Au risque d’écarter comme un enfantillage ou un leurre l’ambition même d’engagements, de victions ou de projets collectifs. Mais sans doute est-ce là une vision des choses par trop désuète...

concubinage, union libre... Bientôt on ne saura plus définir les familles elles-mêmes, « recomposées » par des ruptures, de nouveaux liens et de nouvelles naissances. Certains enfants ont trois grands-pères, quatre grands-mères, des demi-frères, des « faux demi-frères »...

Evelyne Sullerot ne cache ni son inquiétude ni son amertume. En cette fin de siècle, remarqu-t-elle, nombre de personnes âgées ont réussi à maintenir vaille que vaille des réunions de famille. « Ces grands-parents vont disparaître au tout début du *XXI* siècle. Vont leur succéder, ont déjà commencé à leur succéder, des grands-parents dont une forte proportion de divorcés. Leurs petits-enfants ne sauront plus vraiment ce qu’est un nom de famille, une maison de famille, une sépulture de famille... Le tissu familial va craquer du haut en bas des générations. »

L’ancienne militante du Planning familial en veut particulièrement aux « néoprogressistes qui ont voulu en même temps tout permettre dans la sphère privée et tout imposer dans la sphère sociale ». Puisque le couple est libre de se défaire, elle souhaite que l’on rattache plus solidement l’individu à ses parents et à ses enfants. Et, pour sauver ce qui peut encore l’être, elle demande aux dirigeants politiques, syndicaux et associatifs de toujours privilégier « la relation contre la séparation, la durée contre l’instant, le mariage contre l’union libre, la coparentalité contre l’exclusiv ».

Pessimisme excessif ? Chacun a tendance à voir la famille en fonction de sa propre situation. Si les liens durent moins longtemps, les relations sont souvent plus authentiques. Les individus s’en accomodent, mais qu’en sera-t-il de la société ? Fondée jusqu’ici sur la famille, pourra-t-elle se passer de cette structure intermédiaire entre l’individu et l’Etat ? La question va finir par se poser sérieusement...

Messianisme linguistique et « folie nationale »

Quand les peuples se sentent opprimés et finissent par vouloir sauver l'humanité en imposant leur vision tyrannique du monde

L'invention d'Haïti

DANS LA SPLENDEUR D'UN APRÈS-MIDI D'HISTOIRE de Gérard Barthélemy. Ed. Henri Deschamps (25, angle J.-J. Dessalines et doc. Seïd. Port-aux-Princes, Haïti, tél. : 509-22-22-15), 430 p.

Haïti, c'est « l'anti-nous », écrit l'anthropologue et économiste Gérard Barthélemy, qui s'est épris de ce pays où il travaille depuis plus de quinze ans. Si les liens de la francophonie ne sont pas vains, son dernier ouvrage, publié là-bas, devrait être diffusé et connu ici. Il y raconte l'histoire de cette nation singulière, première République noire du monde, où une société s'est créée dans une « expérimentation historique brutale », après le renversement du système esclavagiste, en 1804.

Nulle idéalisation dans son propos : il ne se fait pas le chantre naïf de la grandeur et de la misère haïtiennes, mais analyse le sens et la cohérence de cette culture de rupture, inventée de façon aussi instinctive que résolue par les anciens esclaves, et toujours vivace aujourd'hui. Refusant le système de plantation, l'exploitation du travail et l'accaparement des richesses, ils ont privilégié une agriculture extensive et une production domestique d'autosubsistance sans accumulation. Rétifs à tout principe d'autorité, ils ont fait prévaloir l'égalité et la solidarité régularisées au sein de groupes restreints. L'absence de gestion d'ensemble, la faiblesse de l'Etat (en dépit de la puissance de son appareil militaire) et le sous-développement d'Haïti ne sont donc pas, comme on le dit souvent, le produit d'un héritage archaïque, mais bien le résultat d'une riposte initiale, radicale et neuve. Le destin original et tragique de ce pays est de s'être voulu autre. Pour construire son avenir, il ne peut ignorer la volonté d'émancipation sur laquelle il s'est fondé, dans cette histoire contraire qui renvoie à la nôtre son miroir inversé.

Nicole Lapiere

LA LANGUE SOURCE DE LA NATION

Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale (du XVIII^e au XX^e siècle) de Pierre Caussat, Dariusz Adamski, Marc Crépon. Ed. Mardaga, 544 p., 295 F.

C'est une crise à la fois politique et linguistique qui signe l'acte de naissance des nations dans la Genèse biblique. La dispersion de Babel marque en effet la chute d'un premier empire totalitaire, façonné par la langue unique du tyran Nemrod décrit comme un puissant séducteur devant l'Éternel. Dans *La Cité de Dieu*, commentant cet épisode, saint Augustin insiste sur le caractère linguistique du châtiement : « Puisque la puissance du commandement est dans la langue, c'est par là que l'orgueil fut châtié. » A ce monde soumis aux impératifs de l'uniformité de son et de sens fait place une géographie humaine où « les langues divisèrent les peuples ».

Libérées du joug de Babel, offertes à la diversité des lieux et des temps, ces langues véhiculent néanmoins, aux yeux de l'Eglise, un message unique dont le sens est dit universel. C'est ce que vient rappeler « le don de parler en langues » lors du miracle de la Pentecôte, quand « l'Esprit-Saint » se manifeste aux disciples de Jésus.

La confusion de Babel, l'autonomie linguistique et la libération politique des nations, l'élection du peuple d'Israël en quoi l'Eglise reconnaît l'annonciation d'un Messie, la restauration du sens universel grâce à la traduction simultanée de la Pentecôte sont, parmi d'autres, quelques récits fondateurs de l'Europe chrétienne.

Mais l'Europe dont il est question ici est celle des nations humiliées qui, longtemps, n'eurent ni Empire, ni pouvoir militaire, ni pouvoir spirituel. Cette « autre Europe » est

slave et germanique. Caussat, Adamski et Crépon lui consacrent une anthologie enrichie d'analyses et qui ne compte pas moins d'une trentaine d'auteurs. L'introduction justifie leur choix : « *Le Centre (Allemands) échappe à l'Empire romain tout comme, globalement, l'Est (Slaves) se tient en dehors de l'Empire grec (Byzance).* » Face à ces orphelins du pouvoir impérial, « *l'Europe occidentale* » est directement héritière de la romanité.

Si, dans l'histoire des nations chrétiennes, le rôle politique de la langue est à ce point névralgique, c'est sans doute aussi parce que le message divin s'y trouve inscrit. Et quand les deux « apôtres » slaves, Cyrille et son frère Méthode, au IX^e siècle, traduisent la Bible du grec en slave commun, ils accordent d'emblée à un parler local le statut d'une langue sacrée. Face à un clergé effrayé par leur témérité, Cyrille et Méthode n'hésitent pas à mettre en cause le privilège des trois langues sacrées par l'Écriture (hébreu, grec, latin) en plaçant la cause de l'Esprit-Saint : « *Comment n'avez-vous pas honte de n'admettre que trois langues et de vouloir que les autres soient sourdes et muettes ?* » Quelques siècles plus tard, Jan Hus, le réformateur de Bohême, contribue à fixer la langue tchèque. Excommunié à deux reprises, brûlé vif en 1415, il pourrait, dit-on, être réhabilité par la grâce du Grand Jubilé de l'an 2000 (1). En traduisant la Bible, Luther se fait aussi promoteur de la langue littéraire allemande.

Traduire la Parole de Dieu « messianise » la langue, source de la nation – quand bien même ce messianisme politique se sécularise. Tel est l'axe privilégié par les auteurs de ce volume passionnant et ce qui lui donne toute sa cohérence. Les textes recueillis, traduits de l'allemand, du russe et du polonais, s'échelonnent entre la fin du XVII^e siècle (Leibniz) et 1923, date de la publication d'un essai de Troubetz-

koy, *La Tour de Babel* (2).

A la fin du XVII^e siècle, le français s'impose comme langue de la diplomatie et partage avec le latin les honneurs de la philosophie. Leibniz d'ailleurs n'écrit aucune de ses œuvres majeures en allemand. Il n'empêche : sans jamais penser à « l'élimination des termes étrangers », cet esprit cosmopolite, qui rédige souvent en français, part en guerre contre ceux qui s'efforcent de « singer l'étranger » alors qu'il vaut mieux « être un original d'Allemand qu'une copie de Français ». Pour lui, la question n'est pas anecdotique. Car il s'interroge avec d'autres sur les liens existant entre pensée, langue et histoire. Si pour Leibniz, la langue est « un clair miroir de l'entendement », et encore « le meilleur miroir de l'esprit hu-

Maurice Olender

main », c'est parce qu'on pense dans les catégories de sa propre langue. Soudée à la nation, la langue est dès lors souvent considérée comme la meilleure source pour connaître les traits spécifiques de chaque peuple.

Sans être le nationaliste agressif trop souvent dépeint, Herder, le père du romantisme, a beaucoup contribué, quelquefois à son insu, à stimuler ce que sera le panslavisme au XIX^e siècle. L'idée que la Providence divine veille sur une ronde « des peuples élus » suscitera l'espoir d'un destin messianique chez les Slaves à l'orgueil blessé. Quand la Pologne cesse d'exister comme Etat, en 1795, la langue et la religion deviennent l'unique lieu de l'identité nationale. Près d'un demi-siècle plus tard, en 1840, inaugurant son enseignement au Collège de France, Adam Mickiewicz (qui fut très lié avec Michelet et Quinet) proclame : « *Tous les peuples ont prononcé leur dernier mot ; maintenant, Slaves, c'est à notre tour de parler !* » Il citait là le poète Jan Kollar, prophète inspiré qui meurt en

1852 après avoir redonné un nom, sa dignité et son avenir à la nation slovaque. Dans les mêmes années, Alexis Khomiakov, un des principaux idéologues slavophiles, croit en la pureté congénitale du russe, qu'il considère comme l'idiome le plus proche du sanscrit. En ce temps, en France comme partout en Europe, les études de linguistique « aryenne » et « sémitique » se développent dans les universités (3).

La tentation messianiste se retrouve du côté germanique, notamment avec Klopstock. Quant à l'incontournable Fichte des *Discours à la nation allemande* (1807-1808), son prophétisme montre à quel point le religieux peut épauler le « séculier ». Un tel messianisme politique, où le prophète d'Israël est assimilé au philosophe platonicien et au saint chrétien, animera les élans de plus d'un peuple slave.

Nombreux se sentiront ainsi « appelés » à occuper la position imaginaire du peuple hébreu. Cette volonté légitime d'un droit à l'existence, écrit Pierre Caussat, « peut devenir aussi un prétexte à faire mourir ».

Dans les mêmes années 1800, où Friedrich Schlegel déclare l'inégalité foncière des langues et des formes d'esprit qui s'y attachent, Wilhelm von Humboldt se dit au contraire convaincu que chaque langue singulière convertit en forme d'esprit ce qu'elle a en commun avec toutes les autres. Si, pour lui, la langue contribue à former notre regard sur les choses, « une pluralité de langues équivaut en fait à une pluralité de visions du monde ». Au demeurant, pour Humboldt, qui veut faire de l'histoire culturelle, « tout ce qui concerne l'homme touche l'homme avec une égale proximité ».

Ceux qui opposèrent une résistance farouche au nationalisme ambiant furent rarement entendus par la suite. Ainsi précisément Humboldt, ou le Polonais Bau-

douin de Courtenay, cet ancêtre oublié du structuralisme chez qui Saussure a tant puisé. Pensant à ces auteurs, Caussat s'interroge : « *Aux frénésies messianistes, comment répondre avec pertinence ?* » Et encore : « *Une idée neuve, soucieuse de vérité, quelle est sa force réelle capable d'endiguer les perversions qui menacent ?* » Puis, découragé, il médite : « *A quoi bon ? Quelle efficacité attendre de résistances aussi minoritaires ? Un cri dans la nuit, une goutte d'eau dans l'océan des arrogances nationalistes.* »

Dans leurs analyses des textes, Caussat, Adamski et Crépon ont raison d'insister sur la frontière toujours poreuse entre raison et déraison, dès lors que les passions de la langue maternelle, devenue nationale, sont en jeu. Y compris, pourrait-on ajouter, pour Leibniz, cet esprit si « modéré et prudent », cet homme au « patriotisme rationnel », qui n'hésite pourtant pas à identifier, dans un texte de 1697, non repris dans ce volume, « l'origine des peuples et des langues de l'Europe » à « la langue archaïque allemande ». Les auteurs de cette anthologie d'une grande richesse ont choisi de conclure sans masquer leur inquiétude, en citant une brève note de Kant : « *La folie nationale doit être extirpée, pour que le patriotisme et le cosmopolitisme prennent place, comme ils le doivent.* »

(1) A ce propos, voir *Le Monde* du 5 avril, p. 28.

(2) Un recueil de textes de N.S. Troubetzkoy relatifs au nationalisme, au racisme, à la culture russe et au problème indo-européen est également publié par Mardaga sous le titre *L'Europe et l'Humanité. Ecrits linguistiques et paralinguistiques*, présenté et traduit par Patrick Sériot.

(3) Voir à ce propos l'article éclairant que Gabriel Bergounioux vient de publier dans le dernier numéro d'*Histoire, Epistémologie, Langage* (XVIII,1,1996) (diff. PUF).

Minik ou la vérité glacée du pôle

Sur les traces d'un jeune Esquimau emmené par Peary en Amérique au début du siècle, Kenn Harper révèle la réalité sordide attachée à la conquête du Grand Nord

MINIK, L'ESQUIMAU DÉRACINÉ

(Give Me My Father's Body) de Kenn Harper. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Natalie Zimmermann, Plon, « Terre humaine », 375 p., 159 F.

Kenn Harper (cinquante-deux ans), un enseignant canadien vivant depuis l'âge de vingt et un ans avec les Esquimaux, s'installe en 1980 à Qaanaaq (Thulé), au nord-ouest du Groenland. Il y entend parler d'une figure quasi légendaire, un certain Minik, qui aurait été emmené aux Etats-Unis par l'explorateur Peary au tournant du siècle et y serait devenu tantôt un considérable hors-la-loi, tantôt un valeureux pilote de chasse, tantôt un gentleman vivant de ses rentes. Assez de pistes contradictoires pour éveiller une curiosité. Kenn Harper va enquêter longuement, et découvrir un personnage emblématique d'une réalité sordide qui mêle les errements de l'anthropologie physique à la conquête du pôle.

Rien de ce qui se monnaie n'échappait à Peary. Trafiquant les fourrures et l'ivoire, volant ce que son rival Cook avait accumulé de son côté, il s'était emparé des météorites dont les Esquimaux tiraient leur fer et avait fait passer le tout comme « spécimen scientifique » devant les douanes américaines avant de le revendre au Muséum d'histoire naturelle de New York. Les Esquimaux, qui, selon lui, « n'estiment guère la vie qu'à la façon des renards et des ours, au seul gré de leur instinct », n'avaient qu'une valeur d'usage : le conduire au Pôle. En 1897, cependant, Peary « invite » six d'entre eux à New York. Il les abandonnera froidement au muséum, après les avoir fait exhiber devant trente mille spectateurs, encaissant 7 500 dollars, une somme énorme.



Minik à Lawyersville, Etat de New York

A peine arrivés, quatre d'entre eux sont foudroyés par une pneumonie. Des morts hautement prévisibles. Le cinquième regagne le Grand Nord. Le dernier est un garçon de huit ans, Minik, dont le père fait partie des victimes. Adopté par un administrateur du muséum, l'orphelin devient – non sans difficulté – américain. Jusqu'au moment où il découvre dans une vitrine du muséum un squelette au nom de son père. Il se rend compte que l'enterrement auquel il

avait assisté n'avait été qu'une comédie montée pour lui seul par les scientifiques. Il alerte la presse, qui se fait son relais : « *Rendez-moi le corps de mon père !* », clame t-il. En vain.

Pour monstrueux qu'ils soient, le comportement des anthropologues comme celui de Peary sont à l'unisson du temps : tel autre « conquérant » remarquable assassinera froidement un Esquimau qui refuse de lui obéir. L'explorateur et le scientifique sont les mail-

lons d'une chaîne unique où les hommes sont objets de commerce en même temps que d'expérimentation. Le besoin de résultats et la course au prestige appellent le mépris de l'autre et le pillage. Sans jamais forcer le trait, Kenn Harper montre comment la science peut devenir l'appendice d'un système suspendu au bon vouloir d'un unique mécène.

« *Pourquoi suis-je un éternel cobaye ici et là-bas ?* », s'interroge, avec lucidité, le jeune Minik. Car l'Esquimau déraciné est aussi un Américain déraciné. Parfois, l'Américain et l'Esquimau cherchent ensemble une issue à leur exil commun. En vain. Condamné à errer dans les deux mondes, Minik montre pourtant des capacités d'adaptation hors du commun. De retour au Groenland, il réapprend la langue qu'il a oubliée, s'acclimate au Grand Nord, devient un chasseur émérite, avant d'être emporté cette fois par la nostalgie de l'Amérique. Jamais il ne parviendra à cicatriser la blessure ouverte par le Blanc.

Kenn Harper a fait plus que rendre son histoire à Minik : il a mis fin à son errance en rendant le corps de son père à sa terre natale. « *Je ne pense pas qu'une affaire Minik soit possible aujourd'hui*, dit l'écrivain canadien, *parce que les peuples premiers sont politisés et ne se laissent plus faire. Et parce qu'anthropologues et ethnologues coopèrent plus étroitement avec eux. Pourtant, à la publication du livre aux Etats-Unis, les responsables du Muséum d'histoire naturelle ont tenté de nier en bloc. "Pourquoi ne pas vous excuser, leur ai-je demandé, et dire que cela n'arrivera plus ?" Ce n'est qu'à la suite de l'intervention du Washington Post et du Toronto Globe and Mail qu'ils ont accepté de renvoyer les ossements des quatre Inuits à Qaanaaq. Mais jamais ils n'ont adressé leurs excuses au peuple esquimau.* »

Jean-Louis Perrier

Travailler autrement

Alain Lebaube réactive certains concepts liés à l'emploi et en appelle à un nouveau modèle social

LE TRAVAIL toujours moins ou autrement

d'Alain Lebaube. Le Monde Editions, 290 p., 46 F.

On a tout essayé », soupire l'ancien président de la République, François Mitterrand, en parlant de la lutte contre le chômage. Ce propos désabusé venait après les joutes gauche-droite qui, à coups de statistiques du chômage, avaient caractérisé les décennies 70 et 80. Il traduisait bien le sentiment d'impuissance qui avait envahi les milieux politiques français dès le second septennat socialiste.

Il faut dire que le dernier carré des hommes politiques encore animés d'une réelle volonté d'action contre le chômage ne pouvait s'appuyer sur aucune théorie forte... Car les intellectuels aussi ont déserté massivement ce domaine si peu gratifiant.

Mais chez eux aussi, il s'est trouvé un dernier carré de résistance pour entretenir la flamme de la réflexion sur le chômage, l'emploi, le travail. Dans l'ouvrage d'Alain Lebaube, nous trouvons de vraies réponses. Certes, le débat qui a pu longtemps être qualifié d'interdit s'est entretenu ouvert. Mais à ceux qui se demandent encore comment faire pour diminuer le nombre de chômeurs, Alain Lebaube a le courage de répondre : « *Quel monde allons-nous laisser à nos enfants ?* »

Car pour lui, le chômage, ce n'est pas une statistique. Sa réflexion est tout entière nourrie d'une observation quotidienne des phénomènes à l'œuvre dans l'entreprise, sur les marchés du travail, dans le monde de la formation professionnelle, sur le terrain des initiatives locales. Sa pensée englobe, au-delà de l'homme au travail et dans son rapport au travail, l'homme dans la société, et la place du travail dans la société.

Alain Lebaube nous montre que si le chômage a des causes écono-

miques avec la mondialisation, la financiarisation, les évolutions technologiques, les solutions ne sauraient être attendues d'un quelconque retournement conjoncturel, ni recherchées dans le seul champ économique.

S'il n'hésite pas à dresser un constat accablant des politiques menées avec une constance qui confine à l'entêtement, s'il dénonce la pusillanimité de la technocratie, Alain Lebaube ne se complait pas dans ce seul et nouveau sentiment d'horreur qui saisit aujourd'hui une partie de l'élite sur son propre aveuglement, son propre renoncement, son impuissance alléguée.

Rien en lui du millénariste, tout de l'homme de conviction qui se projette vers l'avenir. Sa démonstration

Philippe Séguin

est éclatante et témoigne d'un apport méthodologique décisif sur la question de la réduction du temps de travail. Il invite « *plutôt que de se précipiter sur le seul impact sur l'emploi* » à considérer « *qu'elle répond à des aspirations profondes, extrêmement présentes dans la société et qu'elle est en outre compatible avec la remise en cause de la valeur du travail, devenue nécessaire pour trouver de nouveaux équilibres* ». Il ne s'agit plus de partager un travail devenu trop rare, mais de remettre nos sociétés en mouvement.

Flexibilité, employabilité, externalisation, pleine activité, toutes ces notions sont passées au crible de l'analyse d'Alain Lebaube, qui met en lumière les glissements de sens qui dévalorisent ces concepts avant même qu'ils aient servi, qui pose les problèmes de façon toute simple, refusant de choisir, dit-il, « *entre Blondel et Madelin* », et nous appelant à inventer avec lui un nouveau modèle social. Une troisième voie pour l'Europe face au modèle anglosaxon victorieux, mais inacceptable, et au-delà d'un modèle allemand mal en point.

L'EDITION
FRANÇAISE

● **Laure Adler chez Grasset.** Productrice de l'émission télévisée « Le Cercle de minuit », Laure Adler a été nommée directrice éditoriale des éditions Grasset pour le secteur de la non-fiction, sous l'autorité directe de Jean-Claude Fasquelle, PDG de la maison. A partir du 1^{er} septembre, elle y développera ses projets et coordonnera l'ensemble des essais et documents. Dès lors, elle n'animerait plus que quatre fois par mois « Le Cercle de minuit » (qui continuera le reste du temps sous la même forme et à son rythme habituel, cinq jours par semaine), et s'interdira d'y évoquer l'actualité littéraire. Il s'agira d'« émissions spéciales », des portraits d'artistes et d'intellectuels élaborés à partir de documents d'archives.

● **« Eblouissements » chez Belfond.** Une nouvelle collection intitulée « Les éblouissements » sera bientôt lancée chez Belfond, sous la direction de Nicolas Bréhal. Elle prendra place dans la maison au sein du domaine français que dirige Olivier Amiel (Françoise Triffaux étant responsable de la littérature étrangère, et Pierre Dutilleul vice-président de l'ensemble Presses de la Cité-Solar-Belfond). La collection aura pour principe des textes d'écrivains français relatant un moment de leur vie qui soit à l'origine de leur vocation. Une autre série, consacrée à des livres de médecine, sera animée par Emmanuel Hirsch, producteur à France-Culture et à France 3, et par ailleurs responsable de « L'espace éthique », cellule de réflexion de l'Assistance publique.

● **« Livre à la carte à la BNF ».** Sous la responsabilité de la société Le Livre à la carte et avec le concours de Xerox, la Bibliothèque nationale de France (BNF) propose à titre expérimental la reproduction intégrale d'ouvrages selon des procédés numériques, dans le respect de leur intégrité physique. Cette technique permet d'acquérir des ouvrages épuisés ou dont les originaux sont fragiles, ou encore de fournir en caractères agrandis des textes difficiles à lire. L'autorisation de reproduction est donnée par le département des imprimés de la BNF.

● **Abrams/La Martinière.** Le groupe français Latingy a confirmé, avec Times mirror, son rachat des éditions américaines Abrams, numéro un mondial du livre d'art. Le groupe dirigé par Hervé de La Martinière accueille dans son capital de nouveaux partenaires dont Mousse partners, Rosecliff, Workman publishing ainsi que Times mirror (qui reste actionnaire d'Abrams à 45 %), et devient ainsi le premier éditeur du livre illustré dans le monde. Paul Gottlieb reste le président d'Abrams, qui garde son autonomie.

● **Le Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC)** va soumettre la semaine prochaine une convention destinée à régler la question du « photocopillage » dans l'enceinte scolaire aux 12 000 chefs d'établissements du second degré. Proportionnel aux tirages effectués pour les élèves, un droit serait fixé qui nécessiterait des aménagements budgétaires délicats.

● **Prix littéraires.** Le prix Maurice Edgar-Coindreau a été décerné à Bernard Hoepffner pour sa traduction de l'anglais de *Red le démon*, de Gilbert Sorrentino (Christian Bourgois); le prix Albert-Camus à Jean-Luc Barré pour son ouvrage *Algérie, l'espoir fraternel* (Stock); le prix André-Malraux à Eduardo Arroyo pour l'ensemble de son œuvre; le prix littéraire du Quartier latin à Eric Faye pour *Parij* (Le Serpent à plumes); le prix Les Raisins de la commune à Michel Clouscard pour *Les Métamorphoses de la lutte des classes* (Le Temps des cerises); le prix de l'Été du livre à Christophe Malavoy pour *Parmi tant d'autres* (Flammarion).

**J.M.G.
LE CLEZIO**

sera à la librairie
LE DIVAN
le lundi 2 juin
à partir de 20 h

203, rue de la Convention, Paris 15^e
Tél. : 01 53 68 90 68

Les premières « Rencontres de Mishkenot pour la religion et la culture » se sont tenues à Jérusalem. Thème des débats : l'Eden

A priori, c'est une gageure que de rassembler une dizaine de chercheurs et d'universitaires, venus du monde entier, pour évoquer, sur un ton académique, le « Paradis » à Jérusalem, alors que le processus de paix entre Israéliens et Palestiniens fait grise mine et que le calme trompeur de cette cité tant disputée dissimule les âpres conflits théologico-politiques qui la déchirent. L'ambition de cette première des « Rencontres de Mishkenot pour la religion et la culture » (elle s'est tenue du 27 avril au 3 mai), était pourtant bien d'inaugurer un cycle annuel de colloque convivial, sur le modèle des rencontres de Cerisy (1). Comme à Cerisy, les invités et conférenciers sont censés vivre et parler ensemble pendant une semaine, à Mishkenot Sha'ananim, une maison d'hôte qui accueille artistes et écrivains, et qui domine la vallée de la Géhenne face aux remparts de la vieille Jérusalem, au pied d'un insolite moulin bâti par un Lord anglais au milieu du XIX^e, Moses Montefiore, pour convaincre les résidents juifs de la ville sainte d'habiter et de travailler hors les murs, malgré l'insécurité et le brigandage régnant.

Le pari a-t-il été tenu ? Ces rencontres de Jérusalem parviendront-elles à faire date et à mélanger des chercheurs de disciplines diverses que la tendance pousse plutôt à se cloîtrer dans leurs spécialités respectives ? Dommage que le coût élevé des droits d'inscription (650 \$, soit près de 4 000 F) ait

quelque peu barré l'accès de ce colloque aux étudiants et aux chercheurs débutants. Tel est le principal défaut inhérent à ce genre de projet, qui, sans cesse, doit lutter pour ne pas apparaître comme un simple prétexte à tourisme culturel.

Pourtant l'intérêt des communications et la diversité des approches de spécialistes de l'Égypte ancienne ou de la religion indienne, de l'islam, etc., tous réunis dans une ville qui se veut un carrefour entre l'Orient et l'Occident dans ses manifestations culturelles, ont incontestablement produit un véritable effet théorique. Elles ont permis de désenclaver la notion de paradis de ses connotations messianiques et eschatologiques traditionnelles, pour laisser place à d'autres visions d'un paradis possible – à l'heure où l'effondrement de celui qu'on prétendait édifier pour la classe ouvrière a un peu altéré le charme de cette notion.

Les débats ont en outre permis de démontrer, s'il en était besoin, à quel point le travail savant sur l'histoire des religions, actuellement en plein renouvellement, est devenu nécessaire pour comprendre notre modernité, laïcité comprise. De fait on a pu constater, au détour de plus d'une communication, que les spécialistes se penchent désormais souvent sur la naissance de leur propre discipline : de la critique biblique, au XVIII^e siècle, ou de l'égyptologie, poussée sur le terreau de l'égyptomanie maçonnique du siècle des Lumières. Les significations politiques, les enjeux culturels d'une mise à distance de l'objet re-

ligieux par la méthodologie scientifique sont analysés avec un regard neuf. Ainsi, comme l'a souligné notre collaborateur Maurice Olander, ce n'est pas par hasard qu'un Renan, dans l'ambiance de la linguistique naissante du XIX^e siècle, évoque la possibilité d'une parenté entre l'Eden et l'Inde « aryenne » ?

Pour Moshe Idel, de l'université hébraïque de Jérusalem, l'un des initiateurs de l'événement, il existe en tout cas une vision « européo-centriste » du paradis, à la fois objet de nostalgie et d'aspiration eschatologique, qui ne saurait épuiser la description de la notion. Le mot lui-même de « paradis » apparaît dans le sens qu'on lui connaît, dans la Bible d'Alexandrie – la Septante –, la version grecque de l'Ancien Testament composée en Égypte à partir du III^e siècle av. J.-C. « Paradis », précise l'égyptologue allemand Jan Assmann de l'université de Heidelberg, vient « du persan ancien "Pairi-daeza", qui signifie un enclos royal où les rois de Perse gardaient des animaux sauvages et des plantes rares. Cet enclos était un lieu de plaisir, pour le monarque ». A l'époque macabéenne, quand une partie des juifs luttent contre la domination hellénistique, au II^e siècle av. J.-C., le paradis est situé au ciel et non plus ici-bas. C'est alors qu'il deviendrait terre promise des martyrs et des justes.

Un paradis qui va être bientôt pourvu d'une langue, la langue adamique, que celle-ci ait été miraculeusement préservée de la dispersion babélique, grâce à un per-

sonnage mystérieux de la *Genèse*, Eber, comme le croyaient les Pères de l'Eglise et saint Augustin; ou que – thèse défendue par Umberto Eco – la langue parlée au paradis ait été non l'hébreu tel que nous le connaissons, mais la *forma locutionis* (la forme linguistique). Adam se serait exprimé, dès lors, dans le langage des structures voire de la grammaire générative ! Quant à Dieu lui-même, Il parlait au premier homme par le biais de manifestations météorologiques, ce qui s'accorderait d'ailleurs avec l'interprétation proposée par le professeur Moshé Barash, de la fameuse *Tempête* de Giorgione, comme d'une représentation d'Adam et Eve, au seuil du jardin d'Eden.

CHARNEL

Comme le note Sara Stroumsa, spécialiste de pensée juive et arabe à l'université hébraïque de Jérusalem, l'idée d'un paradis charnel a toujours embarrassé les philosophes aristotéliens du Moyen Âge, lesquels, pour décrire les plaisirs non corporels propres à leur conception d'un monde meilleur dans l'au-delà, utilisaient parfois la métaphore du joueur d'échecs pris par son jeu au point d'en oublier le manger et le boire. Le seul paradis charnel possible serait-il du coup un paradis civique, avec l'Etat comme seul messie ?

Pourtant, à côté de ces représentations que l'on peut qualifier d'« occidentales » d'un Eden lointain, spirituel, inaccessible pôle d'utopie ou de nostalgie, on peut décrire des traditions différentes,

en Chine, en Inde, ou dans le judaïsme. Estimant par exemple que la propension classique de l'histoire du mysticisme juif pousse les érudits à négliger l'importance que la magie y joue, Moshe Idel rappelle que pour certains kabbalistes, comme Abraham Abulafia (1240-1291), le paradis était une réalité à portée de main. Même l'homme simple pouvait y pénétrer vivant, grâce à la manipulation des noms divins. Comme dans la parabole de la Loi du Procès de Kafka, le Paradis n'est ni perdu ni à retrouver, il est tout simplement là, et l'homme qu'il irradie est seul responsable de son maintien comme de son existence. Faut-il opposer cette mystique édénique au paradis aristocratique des philosophes ? Le paradis de la théosophie serait-il mieux adapté à l'âge démocratique ? Peut-être ce paradis-là, paradis individuel et non collectif, saura-t-il au moins retenir un peu de l'attrait qu'a perdu l'Eden désincarné des promesses et des rétributions ?

N. W.

(1) Cette série de conférences sur les « Visions du Paradis dans la religion et la culture » a été organisée par Mishkenot Sha'ananim avec la participation de l'Einstein Forum, de Berlin. Y ont également pris part le professeur Tilo Schabert, de l'Unesco, le spécialiste de religions japonaises Allan Gropard (université de Californie, Santa Barbara), David Shulman, spécialiste de l'Inde à l'université hébraïque de Jérusalem, et un sinologue de l'université de Tel-Aviv : Meir Shahar.

Pour une identité culturelle

Qu'est-ce que l'identité ? Autour de cette question et du livre d'entretiens signé par deux sociologues, Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri (1), un débat a eu lieu samedi 24 mai à la Librairie du Québec à Paris (2). Les jeunes chercheurs ont expliqué que « l'identité culturelle, contrairement à l'identité ethnique par exemple, évolue tout le temps : on peut dire qu'aujourd'hui, en 1997, la culture française se définit par telle et telle caractéristique, mais ça ne veut en aucun cas dire qu'elle se définissait par ces mêmes caractéristiques il y a deux siècles ou que dans deux siècles elle se définira par ces mêmes caractéristiques. L'identité culturelle, pour nous, c'est aussi une façon de montrer que ce qui donne un sens à notre individualité, qu'on soit homosexuel ou hétérosexuel, banquier, balayeur ou intellectuel, c'est le cadre culturel dans lequel on s'insère ».

Pour Ancelovici et Dupuis-Déri, l'identité est avant tout une construction sociale : « Il n'y a pas d'identité en soi », ont-ils répété à plusieurs reprises. A une remarque venue de la salle sur la nécessité aujourd'hui de dépasser le concept d'identité pour privilégier l'idée d'humanité et d'égalité, Marcos Ancelovici a répondu ceci : « Je suis républicain, mais je suis aussi chilien et québécois. Si cet « aussi » n'a pas droit de cité, parce qu'on me dit que je ne dois être que citoyen français, ça me pose problème. Croire que parce qu'on se définit comme citoyen français la question de l'identité n'existe pas, c'est fermer les yeux à des problèmes réels. Dire qu'il suffit de parler en termes de citoyenneté et d'arrêter de penser en termes d'identité,

comme si simplement ça allait régler le problème, c'est laisser la porte ouverte à des gens comme Jean-Marie Le Pen, qui justement est le seul à parler d'identité française. »

Le livre à l'origine de ce débat, qui vient de paraître au Québec, présente onze points de vue de philosophes, politologues et romanciers, français, canadien ou américains – Amin Maalouf, Marek Halter, Alain Finkielkraut, Charles Taylor, Neil Bissoondath, Lise Bissonnette, David Homel, Liah Greenfeld... –, sur cette même question.

« L'artiste doit réinventer ses origines pour engendrer une œuvre originale », affirme le romancier juif américain David Homel, québécois d'adoption. De son côté, l'écrivain canadien d'origine indienne Neil Bissoondath soutient que ce qui compte d'abord et avant tout, c'est l'individu. A l'opposé, le philosophe canadien Charles Taylor avance qu'« un régime démocratique, pour être politiquement concret, requiert l'existence d'identités collectives ». Pour Marek Halter, en revanche, l'identité est avant tout une question morale et relève du devoir. Position à son tour contestée par le philosophe Alain Finkielkraut, qui insiste sur notre besoin d'enracinement, faute de quoi, avec la mondialisation ambiante, nous deviendrons « des touristes de nous-mêmes, des touristes de tout ».

Danielle Laurin

(1) *L'Archeipel identitaire*, de Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri (Ed. du Boréal, Montréal)
(2) 30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris.

AGENDA

● **CERISY-LA-SALLE.** Voici la liste des colloques qui se dérouleront cette année au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle : « Cinéma/télévision et Histoire » (dirigé par J.-P. Bertin-Maghit et B. Fleury-Vilatte, du 5 au 12 juin); « Penser la télévision » (J. Bourdon, F. Jost, du 14 au 21 juin); « Présence de Philippe Soupault » (M. Boucharenc, C. Leroy, du 23 au 30 juin); « L'ethnométhodologie, une sociologie improbable ? » (M. de Fornel, A. Ogien, L. Quééré, du 23 au 30 juin); « Nouvelles directions de la recherche proustienne » (B. Brun, F. Leriche, du 2 au 9 juillet); « Pessoa : unité, diversité, obliquité » (P. Dethurens, M.-A. Seixo, du 2 au 9 juillet); « L'animal autobiographique (autour du travail de Jacques Derrida) » (M.-L. Mallet, du 11 au 21 juillet); « L'analyse du discours : histoire, conflits, expérimentations » (A. Collinot, J. Guilhaumou, F. Mazzière, du 23 au 30 juillet); « Vers une métaphysique du diable » (J.-C. Aguerre, A. Faivre, du 23 au 30 juillet); « La part du féminin dans le surréalisme » (G. Colville, K. Conley, du 1^{er} au 11 août); « Textique : l'économie des « moyens » » (J. Ricardou, du 1^{er} au 11 août); « Mallarmé » (B. Marchal, J.-L. Steinmetz, du 13 au 23 août); « Regards et écoutes fantastiques » (J.-L. Leutrat, G. Menegaldo, du 25 août au 1^{er} sep-

tembre); « Afriques imaginaires » (R. Baudry, J.-P. Picot, du 25 août au 1^{er} septembre); « La philosophie autrichienne » (J.-P. Cometti, K. Mulligan, du 3 au 10 septembre); « Droit et littérature suédois » (Ph. Bouquet, P. Voilley, du 3 au 9 septembre); « Frédéric II et l'héritage normand » (P. Bouet, A.-M. Flambar-Héricher, du 25 au 28 septembre); « Le sujet de l'écriture » (P. Gifford, A. Goulet, du 2 au 5 octobre). Renseignements : CCIC, 27, rue de Boulainvilliers, 75016 Paris, tél. : 01-45-20-42-03 (le vendredi après-midi) ou CCIC, 50210 Cerisy-la-Salle, tél. : 02-33-46-91-66, Fax : 02-33-46-11-39.

● **JUSQU'AU 1^{er} JUIN. UN POÈME.** A Paris, l'association « Les Parvis poétiques » organise une série de manifestation dans le dix-huitième arrondissement, sous le titre « Le 18^e, tout un poème » (rens. à la Halle Saint-Pierre, tél. : 01-42-58-72-89).

● **LE 3 JUIN. INDE.** A Paris, débat organisé par l'association France - Union indienne autour du livre de notre collaborateur Roger-Pol Droit, *Le Culte du néant*, paru au Seuil (Maison des sciences de l'homme, 54, bd Raspail, 75006 Paris, rens. : 01-42-24-45-97).

● **LE 4 JUIN. POÉSIE.** A Paris, vingtième anniversaire de la revue dirigée par Michel Deguy, *Poésie*, avec table ronde, projection, exposition, au Centre Pompidou (petite salle, 1^{er} sous-sol, à partir de 19 heures).

● **LE 5 JUIN. MORALE.** A Paris, débat sur le « bon usage de la philosophie morale », à l'occasion de la sortie du livre de Charles Taylor *La Liberté des modernes*, aux PUF (Librairie internationale Nouveau Quartier latin, 78, bd Saint-Michel, 75006 Paris, à 17 h 30).

● **LE 5 JUIN. ARTAUD.** A Paris, débat sur le thème « Artaud et l'asile », avec André Roumieux et Laurent Danchin, à l'occasion de la sortie de leur livre sur ce même sujet aux éditions Séguier (Halle Saint-Pierre, 2, rue Ronsard, 75018 Paris, à 19 h 15; réservation : 01-42-58-72-89).

Rencontre avec...

Jacqueline RISSSET
Bernard SIMEONE

MERCREDI 4 JUIN A 18 H 30

Rencontre avec...

REGIS DEBRAY

Autour de la médiologie

JEUDI 5 JUIN A 18 H 30

entrée libre

Bibliothèque municipale de Lyon
La Part-Dieu
Tél. : 04-78-62-18-07

A L'ETRANGER

Saul Bellow et la mort

A peine remis d'une intoxication alimentaire (il avait mangé un poisson venimeux lors de vacances aux Caraïbes, en 1995), qui l'avait laissé un temps fort affaibli et l'avait en partie privé de l'usage de ses mains, Saul Bellow, Prix Nobel de littérature 1976, vient de publier son dix-huitième roman, *The Actual*, dont l'action a lieu dans les milieux juifs de Chicago. Dans un entretien accordé au quotidien anglais *The Daily Telegraph*, il explique avec humour que la mort lui semble avant tout un défi qui aiguise sa curiosité et qu'il s'est senti un peu tenté de se laisser aller pour en savoir plus. Et que son dernier roman a été rédigé après sa maladie parce qu'il voulait marquer un point, prouver qu'il était parfaitement capable d'écrire. Il aime toujours enseigner pour garder le contact avec la jeunesse, mais aussi « parce que cela lui donne quelque chose à faire l'après-midi ». Il raconte que pendant sa jeunesse, à l'époque de la dépression, les gens lisaient parce qu'il n'y avait rien de mieux à faire, que cela ne coûtait pas cher, et qu'on avait chaud dans les bibliothèques, et que les gens continuaient à discuter de leurs lectures sur les trottoirs après la fermeture. Il pensait que cela durerait ainsi pour toujours mais il n'en a rien été. Quant aux écrivains, ajoute-t-il avec un brin de regret et d'ironie, au lieu de mener une vie de bohème, ils sont professeurs d'université.

● ROYAUME-UNI : crasse pour « Crash »

Le film *Crash*, du réalisateur canadien David Cronenberg, a été interdit de projection à l'intérieur de ses limites, par le *city council* de Westminster, comme il l'avait déjà été dans le Lanarkshire, ce qui a fait dire à l'auteur du livre, J. G. Ballard, que l'Angleterre est « une triste petite île ». D'autres *city councils* pourraient suivre... Il n'y a qu'à Singapour qu'avaient été prises des dispositions de ce genre.

● **ARGENTINE : prix Nobel pour Borges ?** Le conservateur de la Bibliothèque nationale d'Argentine, Oscar Sbarra Mittre, a demandé au comité Nobel d'attribuer un prix spécial à titre posthume à l'écrivain Jorge Luis Borges, mort en 1986, lui-même ancien conservateur de la Bibliothèque. Le règlement de l'académie interdit l'attribution du Nobel de littérature à des auteurs décédés.

● **ALLEMAGNE : la Bibliothèque nationale à Francfort** C'est sans fanfare que la Bibliothèque nationale s'est installée dans ses nouveaux locaux de Francfort, un bâtiment moderne sans prétention. C'est à dessein qu'a été choisie la ville de Francfort pour démontrer que l'Allemagne est un pays fédéral et que tout n'est pas centralisé à Berlin, où reste toutefois une annexe consacrée à la musique. Une autre bibliothèque, qui contient les mêmes livres qu'à Francfort ainsi que quelques collections spécialisées est installée à Leipzig, où elle était prévue depuis 1981, et la réunification n'y a rien changé. Pour les lecteurs qui n'auraient pas le loisir de se déplacer, la plupart des informations sont disponibles *on line*.

Le Monde
de s
POCHES

Le supplément mensuel
consacré aux livres
en format de poche

Prochaine parution : avec *Le Monde*
de jeudi 5 daté 6 juin